CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
318e ET 319e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



LES

BOURGEOIS GENTILSHOMMES

COMÉDIE EN TROIS ACTES EN PROSE

PAR

MM. DUMANOIR ET THÉODORE BARRIÈRE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE, LE 13 JUIN 1857.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

M. MOULIN DE LA BESNARDIÈRE	M. GEOFFROY.	PIERROT DE SAINTE-MENEHOULD	MM. LESUEUR.
MADAME MOULIN, sa femme	Mlles MÉLANIE.	BRUCHON	LANDROL.
JULIETTE, leur fille	DELAPORTE.	PREVAL, notaire	BLONDEL.
LE GÉNÉRAL MOULIN	MM. DERVAL.	JOSEPH, valet de chambre	PRISTON.
RAIMOND	ARMAND.	GEORGES, cocher	NUMA fils.
LE COMTE DE VARADES	DEMORTAIN.		



ACTE PREMIER.

A la campagne, chez Moulin. — Un salon ouvrant sur un parc. Une table au milieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOULIN, GEORGES, cocher genre anglais.

(Moulin fait le compte de son cocher, qu'il renvoie.)

MOULIN.

Cent dix et quinze, cent vingt-cinq... dix francs au vétérinaire, cent trente-cinq, et seize de ferrage, cent cinquante et un... Est-ce tout?

GEORGES.

Avancé, de plus, pour les chevaux de Monsieur : le prix d'un raccommodage de bridon, quatre francs soixante-quinze.

MOULIN, ajoutant.

Cent cinquante-cinq soixante-quinze... et puis?

GEORGES.

Un pot de cirage pour les sabots... cinq francs.

MOULIN, avec amertume.

Cinq francs un pot de cirage!... Très-bien, va, jouis de ton reste... cent soixante soixante-quinze...

GEORGES, avec volubilité.

Plus, un fouet de maître, deux couvertures, deux licols, quatre sangles, etc., etc., cent soixante francs.

MOULIN.

S'il est permis!.. Enfin!.. cent soixante soixante-quinze et cent soixante .. trois cent vingt soixante-quinze... plus, un mois de gage, cent cinquante francs... (S'arrêtant.) cent cinquante francs par mois et nourri! un cocher tout seul!

GEORGES.

Dame! Monsieur tenait à avoir des gens qui eussent servi dans de grandes maisons.

MOULIN.

Oh! je n'y tiens plus!..

GEORGES, continuant.

Ces gens-là se payent.

MOULIN.

Oui, de leurs propres mains, j'ai vu ça, (Additionnant.) trois cent vingt soixante-quinze et cent cinquante... quatre cent soixante-dix soixante-quinze. Tiens, prends, et retourne voler

tes barons et tes marquis que tu me jetais toujours à la tête... j'aime mieux que ce soit eux qui...

GEORGES, avec dédain.

Oh! ils ne se plaignaient pas, eux!

MOULIN.

Voyez-vous ça!

GEORGES.

Ils ne faisaient pas leurs comptes eux-mêmes.. eux.

MOULIN.

Oui-da?.. Eh bien, alors, pourquoi les as-tu quittés?

GEORGES.

Ma santé était un peu altérée, j'avais besoin de quelques mois d'une vie simple, et...

MOULIN, en colère.

D'une vie simple?.. ne dirait-on pas que ma maison?.. Une vie simple!.. allons, va-t'en... Qu'est-ce que tu attends?.. Ah! je sais... ton certificat?..

GEORGES.

Pardon, Monsieur...

MOULIN, écrivant.

Tu mériterais bien.. Enfin... tu iras te faire pendre ailleurs... Tiens!.. (Il lui tend le certificat.)

GEORGES, refusant.

Oh! je remercie bien Monsieur, mais ce papier-là ne pourrait me servir à rien...

MOULIN.

Pourquoi donc ça?

GEORGES.

Je ne pourrais le montrer nulle part.

MOULIN.

Mais si, puisque je dis du bien de toi, coquin... Tiens... je... (Il va lire le papier, Georges l'arrête.)

GEORGES.

Ce n'est pas ça, Monsieur.

MOULIN.

Qu'est-ce donc, alors?

GEORGES, avec précaution.

Je vais vous dire, Monsieur... c'est que, voyez-vous, je ne pourrais plus rentrer dans le faubourg Saint-Germain, si l'on savait par là que j'ai servi... chez M. Moulin.

MOULIN, sautant.

De La Besnardière!.. Moulin de La Besnardière, insolent!

GEORGES, souriant.

Oh! entre nous, Monsieur...

MOULIN, furieux.

Va-t'en!.. va-t'en bien vite, drôle!.. ou sinon!..

GEORGES.

Monsieur, je vous salue.

MOULIN, hors de lui.

Je te défends de me saluer! (Georges s'éloigne gravement. — Moulin le suivant.) Bélitre!.. coquin!.. (Redescendant avec colère.) C'est trop fort!... a-t-on jamais vu... oser me dire que... (Avec rage.) Moulin! Moulin!... Ils n'en démordront pas, ces gueux-là!.. (Courant au fond.) De La Besnardière, gredin!

SCÈNE II.

MOULIN, JULIETTE, sortant de la chambre à gauche, puis JOSEPH, arrivant par le fond.

JULIETTE, accourant et se dirigeant vers la porte du fond.

Ah! papa, papa! voilà Joseph qui arrive de Paris... il a toutes mes boîtes, tous mes cartons! mes robes, mes chapeaux!.. quel bonheur!..

MOULIN, à lui-même. Il redescend, puis remonte pendant l'examen.

Ah!.. Moulin? eh bien, je les chasserai tous, les uns après les autres!

JULIETTE, au fond.

Le voilà!.. le voilà!.. (Joseph entre avec un autre domestique, tous deux sont chargés de cartons.) Arrivez donc, Joseph!..

JOSEPH, déposant des cartons.

Ah! Mademoiselle, je me suis dépêché!.. mais le chemin de fer ne marchait pas, et puis il y avait tant de monde à la salle des bagages!..

JULIETTE, l'aidant.

Oh! prenez garde!.. ce sont mes chapeaux qui sont là-dedans. (Prenant un autre carton.) Ah! vous n'avez pas oublié mes laines, c'est bien gentil... (Même jeu.) Ce carton-là, c'est le carton aux dentelles... (En prenant un autre.) Ah! ceci est à toi, papa.

MOULIN.

Hein?...

JULIETTE, lisant l'étiquette.

Oui, oui : « Monsieur Moulin. »

MOULIN, sautant.

Qu'est-ce que tu dis?

JULIETTE, continuant son inspection.

« Monsieur Moulin... » En voilà encore un.

MOULIN, qui a déjà lu les deux ou trois inscriptions, continuant.

Oui, oui.. (D'un ton singulier.) Monsieur Moulin! monsieur Moulin!.. (Tout en lançant à Joseph des regards furibonds.) Monsieur Moulin!..

JULIETTE, effrayée.

Ah!

JOSEPH, à part.

Qu'a donc Monsieur?

MOULIN, à Joseph.

C'est toi qui as écrit les adresses?

JOSEPH.

Oui, Monsieur.

MOULIN, sourdement.

Très-bien ; je te chasse!

JOSEPH.

Moi, Monsieur?

JULIETTE.

Par exemple!.. mais, papa...

MOULIN.

Je le chasse!..

JULIETTE.

Mais, qu'a-t-il donc fait?

MOULIN.

Ce qu'il a fait?.. tiens, lis... (A Joseph.) Regarde... (Lisant.) M. Moulin!.. madame Moulin!.. mademoiselle Moulin!.. (Avec éclat à Joseph.) Eh bien? et de La Besnardière?.. Qu'est-ce que vous en faites donc, vous aussi?

JOSEPH.

Ah! Monsieur, j'ai oublié...

MOULIN, à part.

Ils se sont donné le mot!.. Eh bien, nous verrons!.. (A Joseph.) Je te chasse!

JULIETTE, priant.

Mon petit papa!.. pardonne-lui pour cette fois encore.

MOULIN.

Jamais!

JULIETTE.

Il ne le fera plus.

MOULIN.

Je veux qu'il s'en aille!

JULIETTE.

Ah! je ne t'ai encore rien demandé aujourd'hui.

MOULIN.

Eh bien?

JULIETTE.

Eh bien! tu sais que tu m'accordes tous les jours quelque chose...

MOULIN.

Oh! à Paris seulement.

JULIETTE.

A la campagne aussi!.. Voyons, petit père, tu lui pardonnes, n'est-ce pas?

MOULIN.

Allons, soit... mais que je ne l'y prenne plus.

JOSEPH.

Oh! Monsieur peut être tranquille... je vais me répéter du matin au soir le nom de Monsieur, pour être bien sûr de ne pas l'oublier.

JULIETTE.

Allez, Joseph... allez.

JOSEPH.

Merci, merci, Mademoiselle!.. (A lui-même en s'en allant.) De La Besnardière, de La Besnard... (Il sort.)

SCÈNE III.

MOULIN, JULIETTE.

JULIETTE, courant embrasser son père.

Merci, mon papa!.. tu es bien gentil! (Elle va et vient en rangeant les cartons.)

MOULIN, resté assis.

Merci ton papa, je suis bien gentil... c'est à merveille, mais il n'en est pas moins vrai que tu es d'une faiblesse ridicule avec tout ce monde-là.

JULIETTE.

Ah! bah!

MOULIN.

Il n'y a pas de : ah! bah, Mademoiselle... il faut savoir garder son rang.

JULIETTE.

Quel rang, papa?

MOULIN.

Quel rang?.. ma parole d'honneur, elle est incroyable... Mais qu'est-ce qu'on vous apprenait donc à la pension?

JULIETTE.

Dame, papa, on nous apprenait l'histoire, la géographie, le dessin... le...

MOULIN.

Ta, ta, ta... ce n'est pas ça que je veux dire... Voyons, on devait vous enseigner le monde; en un mot, on devait vous apprendre à recevoir.

JULIETTE.

Non... on nous apprenait à donner. (Elle va ranger au fond.)

MOULIN.

Quelle drôle de pension!.. Allons, mon enfant, ton éducation est à refaire. (Il se lève.)

JULIETTE.

Tu crois, mon papa?

MOULIN.

Tiens, voilà déjà une chose dont il faut te déshabituer.

JULIETTE.

Quoi donc, mon papa? (Elle cesse de ranger et s'approche.)

MOULIN, à part.

Elle ne sait rien du tout. (Haut.) Écoute, chère petite, retiens bien ceci. Tu sauras que chez les gens comme il faut, il n'est pas d'usage de se dire tu et toi à tout propos.

JULIETTE.

Comment?

MOULIN.

Entre nous, ça ne fait rien... mais, s'il y avait du monde...

JULIETTE.

Oh! papa, je ne pourrai jamais m'habituer à te dire vous; d'abord... il me semblerait que tu ne m'aimes plus.

MOULIN.

Quelle drôle de petite fille!.. mais, puisque c'est l'usage... l'usage, c'est comme la mode... pourquoi ne portes-tu pas de manches à gigot?

JULIETTE.

Oh!.. ce n'est pas du tout la même chose.

MOULIN.

Mais si, mon enfant, mais si... Voyons... est-ce que ta mère et moi nous ne nous aimons pas?

JULIETTE.

Oh! je crois bien que si.

MOULIN.

Certainement que nous nous aimons... Eh bien! quand nous nous adressons la parole devant le monde, nous nous disons vous, Monsieur et Madame... Quand elle parle de moi, elle dit: monsieur de La Besnardière... quand je parle d'elle, je dis: madame de La Besnardière... et quand nous parlons de toi, nous disons: mademoiselle de La...

JULIETTE, éclatant de rire

Ah! ah! ah!.. eh bien! mon papa, vous aurez beau dire, je trouve, moi, que c'est bien plus simple et bien plus gentil de dire: ma femme, ma fille et mon mari.

MOULIN, à part.

Elle n'a pas du tout le sentiment des convenances.

JULIETTE.

Et je t'avouerai même, petit père... (Vivement, et en riant.) je te dirai vous quand il y aura du monde... (Continuant.) Je t'avouerai que je n'ai guère compris la querelle que tu as faite tout à l'heure à ce pauvre Joseph.

MOULIN.

Tu n'as pas compris?.. Parbleu! ça ne m'étonne pas.

JULIETTE.

Enfin... est-ce que nous ne nous appelons pas Moulin?

MOULIN, un peu contrarié.

Si, si, mon enfant... nous nous appelons Moulin... mais nous nous appelons aussi de La Besnardière.

JULIETTE.

Oui, mais pourquoi ça?

MOULIN.

Parce qu'il était nécessaire de nous distinguer des autres Moulin... Tu ne sais donc pas qu'il y a un tas de Moulin en France?.. Ainsi, par exemple, et sans aller plus loin, il y a des Moulin, fermiers à trois lieues d'ici.

JULIETTE.

Oui, eh bien?

MOULIN.

Eh bien!.. ça aurait fait confusion... on aurait porté mes lettres chez eux, on aurait amené leurs bestiaux chez moi... tu comprends?.. tandis que, grâce à de La Besnardière...

JULIETTE.

Mais, papa, ce n'est que depuis que vous avez fait fortune que vous avez songé à cela.

MOULIN.

Parbleu! il n'y a pas de doute.

JULIETTE.

Ainsi, quand nous étions bonnetiers...

MOULIN, vivement.

Mon enfant, je t'en supplie, ne dis jamais ça... Ce n'est pas que je rougisse de notre ancienne profession, au moins... Non, certes... et ce n'est même pas sans un juste sentiment d'orgueil que... Oui, je le dis bien haut, j'ai vendu des bonnets de coton, je le dis bien haut... entre nous... en famille... mais enfin, nous avons, à cette heure, d'autres relations; notre fortune nous permet de coudoyer des gens qui ont un grand nom... et pour eux, pour eux, tu comprends?.. ça les flatte... Le monde a des idées étroites, qu'est-ce que tu veux faire à ça?.. (Se retournant.) Et d'ailleurs, ce n'est pas un crime d'arranger, d'allonger un peu son nom... ça se fait beaucoup...

JULIETTE, souriant, se rapproche de la table où elle ouvre un carton, étant assise.

Vraiment?..

MOULIN.

Comment diable veux-tu qu'on s'appelle: Moulin tout court?.. mais, ma chère enfant, mon tailleur a une particule devant son nom, et la couturière de ta mère en a deux... Et tiens, tiens... (Prenant un journal de modes.) les journaux de modes eux-mêmes sont rédigés par les premières familles de France... des vicomtesses, des comtesses... eh bien! quelle figure ferions-nous avec notre nom de Moulin?.. mais on nous prendrait pour des domestiques.

JULIETTE.

C'est égal, c'est bien drôle.

MOULIN.

Ce n'est pas drôle du tout, chère petite... ça s'est fait de tout temps... et si Bruchon était là... tu sais? mon ami Bruchon, qui a fondé le journal héraldique... eh bien! s'il était là, il te dirait que le premier baron chrétien se nommait primitivement Bouchard... hein? Bouchard!.. est-ce assez laid!.. oui... aussi, il l'a senti, et un beau jour, il s'est fait appeler Bouchard de Montmorency!.. Pourquoi?.. parce qu'il avait sans doute une maison de campagne à Enghien... Eh bien! moi, qui me nomme Moulin, j'ai trois maisons à La Besnardière: je me fais nommer Moulin de La Besnardière, c'est tout simple.

JULIETTE, résignée.

Oui, mon papa.

MOULIN, quittant la table.

Et encore je porte ce nom là en attendant.

JULIETTE.

En attendant?..

MOULIN, à demi voix.

Oui, en attendant que Bruchon ait retrouvé mon nom véritable.

JULIETTE.

Comment cela? (Elle se lève; tous deux descendent.)

MOULIN, vivement.

Chut!.. c'est encore un secret... (A voix basse.) Mais Bruchon est sur la trace.

JULIETTE.

Sur quelle trace?

MOULIN, avec mystère.

Voilà... tu sais que Bruchon est un chercheur, un savant... tu sais qu'il passe sa vie à remonter le fleuve du passé, à fouiller dans la nuit des temps... son journal héraldique en fait foi.

JULIETTE.

Eh bien?

MOULIN, avec plus de mystère.

Eh bien! Bruchon espère, avant peu, retrouver mon arbre!..

JULIETTE.

Quel arbre?

MOULIN.

Mon arbre généalogique!.. (A Juliette, qui ne souffle mot.) Chut!.. Il paraîtrait prouvé que je descends d'un certain Hugues Moulinet, seigneur de Péreuns et d'Apifer.

JULIETTE, souriant.

Ah!

MOULIN.

Qui faisait partie de la première croisade.

JULIETTE, de même.

En vérité?

MOULIN, toujours en confidence.

Et ta mère!.. il lui a trouvé aussi un arbre... tu sais qu'elle est une demoiselle Moutonneau...

JULIETTE, se détournant pour rire.

Oui, papa.

MOULIN, avec solennité.

Eh bien! il y a tout lieu de croire qu'elle est issue d'un cer-

tain Montonneau, baron de Gonesse, qui fut très en faveur auprès du roi Louis XIV.

JULIETTE, *même jeu.*

Ah! j'en suis bien contente...

MOULIN.

Tu entends bien que l'arbre de ta mère n'a pas autant de racines que le mien... mais c'est égal, c'est encore très-suffisant pour une femme.

JULIETTE, *même jeu.*

Oh! sans doute.

MOULIN.

Ah! ah! c'est que Bruchon est un homme sérieux!.. il a une persévérance!.. Ainsi, pour en arriver à recueillir ces seuls indices, il a parcouru depuis deux ans une partie de la Hongrie et tout le département de Seine-et-Oise... ça lui a coûté dix mille francs.

JULIETTE.

Que vous lui avez remboursés?

MOULIN.

Bien entendu.

JULIETTE.

C'est cher.

MOULIN.

C'est pour rien... Si tu connaissais les armes des sires d'Apifer?.. Attends! (*Il cherche.*) Comment est-ce, déjà?.. Je sais bien qu'il y a de la vache, là-dedans!.. (*Ayant trouvé.*) Ah! d'argent... à deux vaches de gueules, avec trois petits dindons.

JULIETTE.

Des dindons?..

MOULIN.

Des dindons noirs... et puis, je ne sais plus... potencées... contre-potencées... écartelées!.. (*Juliette, qui n'y tient plus, éclate de rire.*)

MOULIN, *gravement.*

Ne ris pas, ma fille... tu ne sais pas ce que le ciel te réserve.

JULIETTE.

Vous plaisantez, mon père!

MOULIN, *appuyant.*

Non, mon enfant, non, je ne plaisante pas. (*Appuyant.*) Que dirais-tu, Juliette, d'une couronne de comtesse sur ta voiture?..

JULIETTE.

Mais... cela dépendrait.

MOULIN, *avec une intention profonde.*

Et... si cela dépendait de toi?.. si quelque jour un noble mari!..

JULIETTE, *vivement.*

Oh! papa, je ne veux pas me marier.

MOULIN.

Songe donc, comtesse!

JULIETTE.

Je n'ai pas d'ambition...

MOULIN, *l'embrassant.*

Enfant!.. nous en aurons pour toi.

JULIETTE, *pleurant presque.*

Oh! papa!.. je t'en prie!.. ne me dis pas tout ça!.. ça me fait peur, d'abord.

MOULIN.

Peur?

JULIETTE.

Dame, c'est que je serais plus malheureuse que Lucile, moi.

MOULIN.

Hein?

JULIETTE.

Je n'aurais pas ma mère pour me protéger, puisqu'elle pense comme toi.

MOULIN.

Mais quelle est cette Lucile dont tu parles?

JULIETTE.

Vous savez bien?.. Lucile dans cette belle comédie que nous avons revue l'autre jour... (*Timidement.*) Lucile... la fille de M. Jourdain...

MOULIN.

Le Bourgeois gentilhomme? (*Vexé.*) Qu'est-ce à dire, Mademoiselle?

JULIETTE, *honteuse.*

Pardonnez-moi, mon petit père, mais c'est qu'il me semble...

MOULIN, *très-vexé.*

Il vous semble?.. Mais il me semble, à moi, qu'il n'y a aucune analogie entre votre père et ce monsieur Jourdain.

JULIETTE, *voulant le calmer.*

Je vous crois, mon petit papa...

MOULIN, *s'échauffant.*

Je n'ai pas pris, que je sache, un maître d'armes pour apprendre à tuer par raison démonstrative.

JULIETTE.

Assurément.

MOULIN.

Je n'ai jamais donné de diamants qu'à madame Jourdain. (*Se reprenant.*) De La Besnardière...

JULIETTE.

C'est vrai.

MOULIN, *très-monté.*

Il n'y a pas d'apparence que je vous veuille marier avec le fils du Grand-Turc.

JULIETTE.

Je ne dis pas cela.

MOULIN.

Et jusqu'à ce jour, je ne me suis point, je crois, fait recevoir grand mamamouchi!

JULIETTE.

Non, mon papa, pas encore.

MOULIN.

Comment?.. pas encore..

JULIETTE, *se reprenant.*

Non, certainement.

MOULIN.

Eh bien, alors, qu'est-ce que tu viens me chanter?

JULIETTE, *timidement.*

Mon Dieu, mon papa... je veux dire seulement que..

MOULIN.

Eh bien?

JULIETTE, *vivement.*

Que toi aussi, tu refuserais ma main à Cléonte, sous prétexte que Cléonte n'est pas gentilhomme.

MOULIN.

Cléonte? qui cela Cléonte?.. il y a donc un Cléonte sous jeu, Mademoiselle?

JULIETTE, *vivement.*

Non, non, mon papa... mais s'il y en avait un cependant?

MOULIN, *gravement.*

Y en a-t-il un, Juliette?.. oui ou non?..

JULIETTE, *apercevant Raimond et madame Moulin, qui viennent du fond.*

Non, bien décidément, mon papa, il n'y en a pas. (*Juliette passe et va préparer une petite table à ouvrage.*)

MOULIN, *l'embrassant.*

A la bonne heure. (*A part.*) Ouf!.. j'ai cru un moment que tous mes plans étaient renversés!..

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MADAME MOULIN, RAIMOND.

MADAME MOULIN, *amenant Raimond.*

Non, Monsieur, vous ne nous quitterez pas encore..

RAIMOND.

Madame!..

MOULIN, *se retournant.*

Tiens, c'est ce cher monsieur Raimond, notre jeune ingénieur.

MADAME MOULIN.

Monsieur de La Besnardière, aidez-moi à retenir ce fugitif.

MOULIN.

Comment?

MADAME MOULIN.

Monsieur Raimond me disait à l'instant qu'il était sur le point de quitter le château.

MOULIN.

Par exemple!.. mais je m'y oppose... qu'on ferme les portes; qu'on lève les pont-levis.

RAIMOND, *se défendant.*

En vérité!..

MOULIN.

Et pourquoi voulez-vous nous quitter, Monsieur?

RAIMOND, *souriant.*

Mon Dieu! Monsieur, parce qu'à mon grand regret, croyez-le bien, je n'ai plus de prétexte pour gêner votre chère famille...

JULIETTE, *étourdiment, posant sa table.*

Mais, vous ne nous gênez... (*Elle s'arrête honteuse.*)

MADAME MOULIN.

Juliette a raison, Monsieur, vous ne nous gênez pas, au contraire.

MOULIN.

Au contraire... Madame de La Besnardière a raison aussi... Vous êtes ici chez vous, usez donc de notre maison comme de la vôtre propre.

RAIMOND.

Cependant...

MOULIN.

N'est-ce pas vous qui l'avez sauvée de la pioche?.. Sans vous,

sans le nouveau tracé que vous avez fait adopter, le chemin de fer allait passer dans la salle à manger; vous nous avez donc rendu un signalé service.

RAIMOND.

Je craindrais, néanmoins, d'abuser de votre hospitalité, Monsieur; car je suis votre hôte depuis un mois, et tous mes dessins sont finis...

JULIETTE, étourdiment.

Déjà?..

MOULIN.

Mais vous avez toujours à inspecter vos travaux. (Madame Moulin remonte.) Eh bien! en logeant ici, vous êtes dispensé d'aller chaque soir à la ville, et d'en revenir chaque matin.

JULIETTE, qui s'est assise; timidement.

Sans doute.

MADAME MOULIN, passant derrière la table.

Vous restez donc, c'est convenu.

RAIMOND, regardant Juliette.

Madame... Monsieur!...

MOULIN, lui offrant une chaise.

Vous ne craignez pas de nous gêner? la maison est vaste, le domestique... nombreux.

MADAME MOULIN, qui a pris une broderie en s'asseyant.

La table garnie à profusion, comme vous l'avez pu voir.

JULIETTE, bas.

Oh! maman!...

MOULIN, qui va s'asseoir.

Or donc, une personne de plus ou de moins...

RAIMOND, souriant.

En vérité, vous êtes trop bons. (Juliette s'éloigne, honteuse de ce qu'elle entend, Raimond s'assied.)

MADAME MOULIN, travaillant.

Non, non, M. de La Besnardière a raison, M. Raimond, et je trouve, quant à moi, que lorsqu'on est riche, on se prive d'une grande jouissance en ne faisant pas profiter les autres de la fortune que...

RAIMOND, s'inclinant.

Madame!...

MOULIN.

Vous voyez que madame de La Besnardière partage mon sentiment.. Cela doit donc vous mettre à votre aise... car, pour ce qui est de Juliette, soyez sûr qu'elle a été élevée dans ces principes-là... Figurez-vous, Monsieur, qu'à cinq ans, elle faisait déjà l'aumône.

RAIMOND.

Ah! déjà!

JULIETTE, bas.

Oh! mon papa. (Raimond sourit à part.)

MOULIN.

Eh bien! quoi? Est-ce que ce n'est pas vrai? Du reste, quand elle n'y serait point portée naturellement, elle y serait bien forcée... Vous savez? quand on a un espèce de nom, il faut bien; ainsi madame et mademoiselle de La Besnardière sont dames patronesses... Nous avons nos petits orphelins, nos petites orphelines... c'est un bal par ci, une loterie par là... Tenez, en ce moment même, nous en avons une pour la colonie de Metray... des lots superbes, des toiles des plus grands noms... des Teniers, des Ostendes.

JULIETTE, timidement.

Ostade, papa.

MOULIN.

Ostade.. Ostende... Qu'est-ce que ça fait à Monsieur?... enfin une loterie magnifique à 5 fr. le billet... (Vivement.) Mais rassurez-vous, je ne vous en offre pas.

MADAME MOULIN.

Les dames patronesses n'ont pas l'intention de vous faire payer l'hospitalité de M. de La Besnardière.

RAIMOND, un peu honteux.

Mais, Madame...

MOULIN, avec rondeur.

Laissez donc, vous n'en avez pas de trop pour vous, et vous savez le proverbe : Charité bien ordonnée...

JULIETTE, qui a souffert visiblement, n'y tenant plus, à Raimond.

Mon papa ne pense pas un mot de ce qu'il dit là, monsieur Raimond, je le connais; c'est un piége, une façon détournée de vous faire prendre des billets pour notre...

MOULIN, se défendant.

Par exemple!..

JULIETTE, comme en confidence.

Je vous dirai que mon papa est enchanté, quand il a pu faire tomber quelqu'un dans nos filets.

MOULIN.

Hein?

JULIETTE, riant.

Il les a tendus sous vos pas; moi je vous ai prévenu, mais laissez-vous tomber tout de même pour lui faire plaisir...

RAIMOND, à part.

Quelle ravissante petite fille!...

JULIETTE, qui a tiré des billets d'un sac à ouvrage.

Monsieur Raimond, voici un billet pour mes petits colons...

RAIMOND, lui donnant cinq francs avec un peu d'embarras.

Un seul, Mademoiselle. (Il se lève.)

JULIETTE, vivement.

Je ne puis vous en donner davantage, c'est mon dernier.

MADAME MOULIN.

Par exemple!... hier au soir, tu en avais encore dix-huit! (Elle avance la main vers le sac à ouvrage.)

JULIETTE, vivement.

J'en ai placé dix-sept ce matin. (Elle embrasse la main de sa mère, pour l'empêcher d'ouvrir le panier.)

RAIMOND, à part.

La pauvre enfant a bien du mal à se faire comprendre ici.

MOULIN, à Juliette qui est toute joyeuse.

Te voilà contente, petite indiscrète... Oh! les dames patronesses, c'est sans pitié!.. (A demi voix.) elle a dit que c'était moi qui... vous savez que ce n'est pas vrai du tout... (Il se lève et va à Raimond.)

RAIMOND.

Parbleu!..

MOULIN.

Je serais désolé que vous pûssiez croire.

RAIMOND.

Soyez donc tranquille, il n'y a pas de danger.

MOULIN.

A la bonne heure! (Ils se donnent une poignée de main.)

MOULIN.

Ah çà! vous dînez avec nous?...

RAIMOND.

En vérité...

MOULIN.

Vous dînez avec nous. . et ce soir, je vous dirai mes projets gigantesques! des puits, des canaux, des routes; que voulez-vous? je suis riche, je veux être le bienfaiteur du pays, et je n'aurai pas d'autre ingénieur que vous, (Raimond s'incline.) mais nous reparlerons de ça après le dîner... Ah! à propos, nous avons ce soir une nombreuse réunion, et, entre autres personnes, un de nos voisins de campagne, un brave garçon qui vient d'hériter d'une petite fortune... nous sommes très-liés... il se nomme M. de Sainte-Menehould.

RAIMOND.

Plaît-il?

MOULIN.

M. de Sainte-Menehould... Tenez, il met en vente un petit domaine qui faisait partie de l'héritage... c'est à deux pas d'ici, et si vous aviez envie d'acheter quelque chose, vous .. Ah! que je suis bête!.,. pardon! nous aurons aussi le notaire, le curé et le sous-préfet, quelques personnes titrées... et enfin, mon ami Bruchon.

RAIMOND.

M. Bruchon, le fondateur d'un journal?...

MOULIN.

Héraldique, c'est cela même!... Je l'attends avec bien de l'impatience, ce cher Bruchon!... Ah! ah! c'est qu'il doit nous apporter une grande nouvelle de Paris?... n'est-il pas vrai, madame de La Besnadière? (Madame de La Besnadière sourit et embrasse Juliette.)

JULIETTE, à part.

Ah! mon Dieu?... mon père qui m'a regardée d'une drôle de façon, maman qui m'embrasse!... Est-ce que?... (On sonne au dehors.)

MOULIN.

Ah! ce doit être Bruchon! (Il se lève.)

MADAME MOULIN.

Bruchon!...

JULIETTE, à part.

Je ne sais pourquoi, mais j'ai peur!

MOULIN.

Venez, madame de La Besnardière... Vous permettez, monsieur Raimond? (Raimond s'incline.)

MADAME MOULIN, embrassant Juliette.

Chère petite!

JULIETTE, bas.

Maman, qu'y a-t-il donc?.. est-ce que M. Bruchon?

MOULIN, bas.

Juliette, M. Bruchon a peut-être pour toi... dans sa poche, un mari...

JULIETTE, effrayée

Un mari!..

MOULIN, de même.

Et une couronnne de comtesse.

JULIETTE, tombant dans un fauteuil.

Ah !

MOULIN.

Madame de La Besnardière, veuillez accepter mon bras. (Ils sortent avec solennité.)

SCÈNE V.

JULIETTE, RAIMOND.

JULIETTE, à part.

Je suis perdue!.. ils vont me marier, c'est sûr!.. avec le fils du Grand-Turc!.. Oh! mais je refuserai... à moins (Regardant Raimond.) qu'il ne lui ressemble.

RAIMOND.

Pardon, Mademoiselle, mais j'ai cru vous voir pâlir tout à l'heure, quand on a annoncé l'arrivée de M. Bruchon; je me suis trompé, peut-être?

JULIETTE.

Non, oh! non, Monsieur, vous ne vous êtes pas trompé, M. Bruchon est ma bête noire.. tout me déplait en lui... son nom d'abord, M. Bruchon?.. Lui, qui trouve des noms pour tout le monde, il aurait bien dû en chercher un pour lui.

RAIMOND.

C'est peut-être bien plus adroit de ne l'avoir point fait ; cela donne plus de confiance à ses clients ..

JULIETTE, souriant.

Au fait, vous avez peut-être raison (Allant à une table sur laquelle il y a de quoi écrire.) Mais pardon, Monsieur .. papa m'avait chargée de faire imprimer (Avec un peu de moquerie.) en lettres d'or le menu du dîner de ce soir, et .. (Riant.) je vous avoue que je l'ai oublié... Il faut donc que j'y supplée de ma plus belle écriture.

RAIMOND.

Voulez-vous que je vous aide?

JULIETTE.

Merci, je vais avoir fini tout à l'heure. (A Raimond qui remonte vivement.) Mais vous ne me gênez pas, prenez un journal, (Lui en donnant un.) tenez celui-ci ; parcourez cet article que papa lisait ce matin, et vous ne refuserez pas de l'assister dans les grands projets dont il vous parlait tout à l'heure.. (Lui désignant l'article.) là, tout en haut. (Lisant.) Le corps législatif vient d'être saisi du projet de loi.

RAIMOND, lisant.

« Relatif à l'assainissement et à la mise en culture des landes de Gascogne. » (Souriant.) Que signifie?

JULIETTE, tout en écrivant.

Cela signifie, Monsieur, que nous avons aussi nos landes de Gascogne ici, qu'il y a beaucoup de bien à faire dans le pays, et que vous devez y aider mon père.

RAIMOND.

Mais, Mademoiselle, si, en faisant beaucoup de bien au pays, j'allais me faire beaucoup de mal à moi?

JULIETTE.

Beaucoup de mal?.. Comment?

RAIMOND, moitié gai et moitié sérieux.

Écoutez donc... si, en menant la vie de château, j'allais prendre, sans le vouloir, des habitudes de bien-être, de luxe, savez-vous que ce serait bien malheureux pour... un pauvre petit ingénieur comme moi. (Avec plus de légèreté et tout en jouant avec des feuilles que Juliette vient de remplir.) Si, dans mes repas d'anachorète parisien, j'allais penser aux menus (Riant.) imprimés en or de M. Grimaud de.. La Besnardière?

JULIETTE, embarrassée.

Oh! vous n'êtes pas gourmand.

RAIMOND.

Non, mais je puis le devenir. (Un peu plus sérieux.) Tenez, Mademoiselle, dans ce que je viens de vous dire, il y a bien certainement un peu de badinage, un peu de fantaisie, et cependant quelque philosophie que l'on ait, il peut se faire qu'un jour on ne soit plus maître de son imagination ou de son cœur. Il peut se faire que l'on devienne ambitieux. trop ambitieux... Ce jour là, on se réveille tout à coup... alors on retombe lourdement du ciel sur la terre et l'on se brise en tombant.

JULIETTE, très-émue.

S'il en est ainsi, si vous devez, en effet, souffrir quelque jour de ces heures passées... près de nous .. partez Monsieur... je n'ai plus la force de vous retenir... Et d'ailleurs, vos affaires, vos affections vous appellent peut-être à Paris?

RAIMOND.

Mes affaires, oui, Mademoiselle .. un ancien ami de ma famille m'offre, en ce moment.., un emploi à Paris : un emploi plus lucratif même que tous ceux que j'ai occupés jusqu'à présent.

JULIETTE, avec une douleur contenue et lui tendant la main.

Adieu donc, monsieur Raimond.

RAYMOND, avec passion.

Mademoiselle... (Se remettant.) cet emploi, qui m'est offert, ne sera vacant que dans quelques mois.

JULIETTE, avec joie.

Ah !..

RAIMOND.

Je n'irai à Paris qu'au mois de novembre.

JULIETTE, de même.

Comme nous, quel bonheur!.. (Se remettant.) Nos paysans auront de l'eau (Vivement.) C'est que, savez-vous bien qu'on n'en peut avoir qu'à deux lieues d'ici? . il faudra creuser beaucoup de puits, monsieur Raimond... Vous reviendrez au printemps prochain pour les canaux... (Gaiement.) Comment appelez-vous ça... d'irrigation, je crois?.. Oh! et les routes?.. si vous saviez comme elles sont en mauvais état!.. L'autre jour, j'ai laissé mon pied dans une ornière!.. (Intimidée par les regards de Raymond.) Il faudra refaire les routes, monsieur Raymond... pour moi... et pour les pauvres chevaux qui ont un mal!.. (A part.) Il reste ! il reste!.

RAIMOND, à part avec chagrin.

Oh! c'est fini, je n'aurais plus le courage de partir!.. (Bruchon et Moulin paraissent au fond.)

JULIETTE, à part.

Ah! voilà M. Bruchon!.. (A Raimond.) Je le déteste!

RAIMOND, de même.

Moi aussi!

BRUCHON, entrant.

Mademoiselle... (Juliette salue.)

MOULIN, à Raimond.

Monsieur Bruchon ! mon ami Bruchon!

RAIMOND, saluant.

Monsieur!.. (Il remonte.)

MOULIN.

A tantôt, n'est-ce pas, monsieur Raimond? (Raimond s'incline.)

MOULIN.

Juliette, ta mère te demandait, (Se reprenant.) vous demandait tout à l'heure... (Bas.) Nous nous occupons de toi, chère enfant!

JULIETTE, bas.

Vous avez bien tort, mon papa.

MOULIN.

Comment?

JULIETTE, très-froidement à Bruchon, saluant.

Monsieur... (Très-gracieuse à Raimond.) Monsieur Raimond, à ce soir... (A part en sortant.) Oh! je ne suis pas encore mariée! (Raimond sort par le fond, et Juliette par la droite.)

SCÈNE VI.

MOULIN, BRUCHON.

MOULIN.

Mon cher Bruchon!.. nous voilà seuls, et nous pouvons causer de nos petites .. c'est-à-dire, de nos grandes affaires... vous devez avoir une foule de choses à me dire... (Ils s'asseyent.) Mais, voyons, procédons par ordre; parlons de mon gendre d'abord (Avec complaisance.) de M. le comte de Varades... Vous l'avez vu?

BRUCHON.

Nous soupâmes ensemble... hier soir.

MOULIN.

Oui, au cabaret, n'est-ce pas? comme ils disent. . Vous avez mangé un fruit... je connais ça... un buisson d'écrevisses, un pâté de foie gras, des truffes et du champagne... Ils appellent cela manger un fruit... (Avec admiration.) Ces diables de gentilshommes ont une façon de s'exprimer!.. et le comte de Varades surtout!.. enfin, vous l'avez vu?

BRUCHON.

Oui.

MOULIN.

Est-ce qu'il vous a mené au bois?

BRUCHON.

Oui... et...

MOULIN, l'interrompant.

Sur son dockar? ou dans son phaëton?.. j'ai été sur les deux, moi... pas en même temps...

BRUCHON.

Pardon! mon cher monsieur de La Besnardière, mais...

MOULIN.

Du diable si je n'apprends point à monter à cheval pour pouvoir accompagner ma fille au bois, quand elle sera comtesse.

BRUCHON.

Je...

MOULIN, allant toujours.

Il faudra que madame de La Besnardière apprenne aussi... (Avec enthousiasme.) Ce cher comte!.. enfin, vous l'avez vu?.. (Voyant Bruchon qui rit.) Oui, pardon!.. je crois que voilà dix fois que je vous dis cela.

BRUCHON.

Mais, à peu près.

MOULIN.

Excusez-moi, cher ami... vous l'avez vu, ne sortons plus de là. Eh bien?..

BRUCHON.

Ça va comme sur des roulettes... mademoiselle de La Besnardière a produit la plus vive impression sur le jeune comte, et il brûle, m'a-t-il dit, du désir d'entrer dans votre famille.

MOULIN.

Quel bonheur!.. ma fille sera comtesse, comtesse pour tout de bon!

BRUCHON.

Oh! pour tout de bon, assurément... car les de Varades sont bien de véritables saints du calendrier héraldique.

MOULIN, ravi.

Oui : les perles, et... le cercle d'or entouré de...

BRUCHON.

Par exemple... notre jeune gentilhomme n'a pas une fortune colossale.

MOULIN.

Bon, bon, la question n'est pas là.

BRUCHON.

Ah! mais, c'est qu'il a tenu à bien me faire connaître l'état de sa fortune... mais enfin, il ne possède que douze mille livres de rentes.

MOULIN.

Eh! je le prendrais sans un écu.

BRUCHON.

Alors, c'est deux cent mille francs de trouvés.

MOULIN, se frottant les mains.

Dans quinze jours, donc, la présentation officielle, et (Il se lève.) dans six semaines, au plus tard, la noce!.. (Avec un soupir.) Ah! Dieu! si j'avais pu avoir mon arbre pour ce jour-là!.. dites donc? il pousse, n'est-ce pas?..

BRUCHON.

Sans doute, sans doute... mais pas dans le terrain où je l'espérais d'abord.

MOULIN, inquiet.

Quoi?.. les derniers renseignements que vous attendiez?

BRUCHON.

Eh bien! ils sont venus... nous avons été victimes d'une erreur dans les recherches.

MOULIN.

Ah! diable!

BRUCHON.

Il est maintenant prouvé que le sire de Péreins et d'Apifer est mort, sans enfants, au siége de Jerusalem.

MOULIN, très-vexé.

Ah! voilà qui est contrariant!

BRUCHON.

Le nom est ainsi éteint.

MOULIN.

Et il n'y a pas moyen de le rallumer?

BRUCHON.

Non... mais consolez-vous, mon cher de La Besnardière; je suis à cette heure sur une autre voie.

MOULIN.

Ah! ah!

BRUCHON.

Et, cette fois je suis bien certain de ne m'être point trompé.

MOULIN.

Bon, cela.

BRUCHON.

Ah! par exemple, vous ne remonteriez guère qu'à l'an 1723.

MOULIN, avec résignation.

1723? Dame : ce n'est pas .. enfin, qu'est-ce que vous voulez y faire?.. il faudra bien m'en contenter.

BRUCHON.

Vous descendriez, en droite ligne, d'un certain monsieur de Trois Mares, riche fermier général.

MOULIN, désappointé.

Un fermier général?

BRUCHON.

Oh! oh! une origine illustre, monsieur de La Besnardière, par les millions qui courent, c'était d'ailleurs un homme extraordinaire, que ce M. de Trois-Mares, un financier qui a prête de l'argent au monde entier.

MOULIN.

Au monde entier?

BRUCHON, comptant sur ses doigts.

Ainsi, il a prêté de l'argent à Louis XV.

MOULIN.

Le roi de France?

BRUCHON.

Oui (Continuant.), il a prêté de l'argent à Maurice de Saxe, à qui la France en refusait...

MOULIN.

A Maurice de Saxe!

BRUCHON.

Oui; il a prêté un million à Richelieu, pour ses frais de noce avec mademoiselle de Guise...

MOULIN.

A Richelieu aussi?..

BRUCHON.

Il a prêté de l'argent à Stanislas, réfugié en Prusse...

MOULIN, atterré par tous ces noms.

En vérité?

BRUCHON.

A Charles Édouard, pour lui aider à ressaisir le trône d'Écosse.

MOULIN.

Tudieu!

BRUCHON.

Et en dernier lieu, il a rempli les coffres de l'État et remonté notre marine.

MOULIN.

C'est superbe!.. mais si avec cela il avait eu seulement...

BRUCHON.

Attendez!.. en récompense de ses services, le roi l'a fait baron en 1750.

MOULIN.

Baron! et vous êtes sûr que je descends de cet homme-là?

BRUCHON.

J'en mettrais ma main au feu!.. Du reste, j'occupe en ce moment trente personnes pour des recherches à ce sujet.

MOULIN.

Bravo!

BRUCHON.

Je leur prodigue l'argent!

MOULIN.

N'épargnez rien... Baron!.. baron Moulin de Trois-Mares de La Besnardière.

BRUCHON.

Un cercle d'or, tortillé de perles posées en bandes.

MOULIN, enthousiasmé.

Posées en bandes!.. fort bien!.. mais je voudrais quelque chose de plus...

BRUCHON.

Nous avons le casque, le casque des barons.

MOULIN.

Ah! il y a un casque?..

BRUCHON.

D'argent, portant sept grilles d'or...

MOULIN.

Bon!.. sept grilles... ne peut-on en mettre davantage?

BRUCHON.

C'est bien difficile, mais nous avons la devise.

MOULIN.

Ah! oui, la devise... puis le cachet... je tiens beaucoup à mon cachet, à mes armes, pour mes invitations de la saison prochaine... car je ne vous cacherai pas que je compte faire encore quelque bruit cet hiver... des bals, des dîners... je recevrai chez moi toutes les illustrations de l'époque... Ah! par exemple, je n'inviterai plus ces messieurs de *la Presse*.

BRUCHON.

Ah!..

MOULIN.

Non, non... aucun n'a parlé de ma dernière fête, qui m'avait pourtant coûté dix mille francs!.. Je ne recevrai que des gens du monde... d'abord ça fait meilleur effet... quand on annonce, par exemple...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Sainte-Menehould!..

MOULIN.

Ah! c'est notre cher voisin!

SCÈNE VII.

Les mêmes, DE SAINTE-MENEHOULD.

DE SAINTE-MENEHOULD, saluant.

Monsieur de La Besnardière... monsieur Bruchon... (Il lui donne une poignée de main.)

MOULIN.

C'est bien gentil à vous de venir de bonne heure.

DE SAINTE-MENEHOULD.

Hélas! mon cher monsieur de La Besnardière, si je viens, c'est pour vous dire que je ne viendrai pas... que je ne viendrai pas dîner.

MOULIN.

Ah! par exemple!..

DE SAINTE-MENEHOULD.

Ma place est retenue pour le convoi de sept heures.

MOULIN.

Ne pouviez-vous donc retarder votre départ jusqu'à demain matin?..

DE SAINTE-MENEHOULD.

Impossible... très-cher, impossible. (En confidence.) Elle part ce soir.

MOULIN.

Qui cela?..

DE SAINTE-MENEHOULD.

Vous savez bien... cette dame dont je vous ai parlé?..

MOULIN.

Ah!.. oui...

DE SAINTE-MENEHOULD.

Ah! c'est une femme bien distinguée! elle va m'acheter sans doute ma propriété... et jolie... Ah!.. elle est encore venue la voir ce matin... je lui fais ma cour... et un train!.. Elle a une négresse!.. la maison lui plaît beaucoup... elle me voit déjà... je crois, d'un assez bon œil.... nous terminerons l'affaire à Paris .. elle accueille fort bien mes galanteries... mes soupirs... nous nous tenons à cinq mille francs...

MOULIN.

Cinq mille francs pour...

DE SAINTE-MENEHOULD

Pour la vente de...

MOULIN.

Ah! bon... c'est que vous mêlez tout...

DE SAINTE-MENEHOULD

Pardonnez-moi; mais je suis si ému... la joie... l'espérance... car tout me dit qu'elle m'aimera... je la verrai à Paris... elle m'a donné sa carte... (Cherchant.) Ah! mon Dieu! est-ce que?.. Non, la voilà... (Lisant.) Madame Amanda de Sainte-Adresse...

BRUCHON.

Ce nom-là doit sortir de ma fabrique; je reconnais l'estampille.

DE SAINTE-MENEHOULD.

Place Bréda, numéro dix.

BRUCHON, à part.

C'est bien ça.

DE SAINTE-MENEHOULD.

Si vous la voyiez!.. quelles toilettes!.. et ses diamants!.. il paraît qu'elle reçoit beaucoup pendant l'hiver.

BRUCHON.

Oh! elle reçoit beaucoup aussi pendant l'été.

DE SAINTE-MENEHOULD.

Pendant l'été?.. mais elle m'a dit qu'elle le passait aux eaux...

BRUCHON.

Ça n'empêche pas... elle reçoit aux eaux... elle reçoit où elle se trouve.

DE SAINTE-MENEHOULD.

Ah! fort bien... Oh! je la crois très-répandue; elle ne parle que de grands personnages, de diplomates étrangers. Elle aurait pu être duchesse, elle ne l'a pas voulu.

MOULIN.

Elle a eu tort.

DE SAINTE-MENEHOULD.

En ce moment elle a deux princes allemands dans sa manche... deux princes, qui ne peuvent arriver jusqu'à son cœur...

BRUCHON, riant.

C'est qu'ils ont pris la manche droite.

DE SAINTE-MENEHOULD, riant.

Ah! ah! ah! très-joli... C'est égal; n'est-ce pas qu'il serait glorieux pour moi de l'emporter sur tous ces illustres rivaux?.. (Avec modestie.) Pour moi... un petit gentilhomme de province. Après tout... nous verrons, nous verrons à Paris... rien ne me coûtera d'ailleurs, et je compte bien mener mon héritage à grandes guides... Mais, pardon, cher monsieur de La Besnardière, j'ai oublié de donner à mes gens l'ordre de venir me prendre ici avec ma voiture, et, si vous le permettez, je disposerai pour un instant d'un de vos domestiques.

MOULIN, souriant.

Ils sont tous à vos ordres... tous les six... Je n'en ai que six, vous comprenez? à la campagne...

DE SAINTE-MENEHOULD.

Oh! à la campagne, on se sert soi-même.

MOULIN, à Joseph qui vient d'entrer.

Joseph, Monsieur a quelques ordres à vous donner...

DE SAINTE-MENEHOULD, à Joseph.

Oui, mon ami... tu vas aller chez moi, et tu diras à mon suisse d'envoyer mon chasseur prier mon valet de chambre de donner l'ordre à mon cocher de me venir prendre ici .. tu sais, la maison blanche avec une grande grille et des vases en porcelaine tout le long du mur... Tu diras que tu viens de la part de M. de Sainte-Menehould.

JOSEPH.

Oui, Monsieur.

DE SAINTE-MENEHOULD.

Tu entends bien?.. de Sainte-Menehould, tu n'oublieras pas?

JOSEPH.

Oh! il n'y a pas de danger. (Il sort.)

DE SAINTE-MENEHOULD, un peu vexé.

Hé!.. qu'est-ce?.. (Il se retourne et se trouve en face de Raimond qui entre.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, RAIMOND.

DE SAINTE-MENEHOULD, contrarié, à part.

Ah! monsieur Raimond.

RAIMOND, le reconnaissant.

Tiens! c'est Pierrot!

MOULIN, étonné.

Pierrot?

RAIMOND.

Enchanté, mon cher Pierrot.

DE SAINTE-MENEHOULD, embarrassé.

Monsieur... (A part.) Que le diable l'emporte.

MOULIN, bas, à Raimond.

Mon cher monsieur Raimond... je crois que vous vous trompez. Monsieur est monsieur de Sainte-Menehould.

RAIMOND.

Monsieur est Pierrot.

MOULIN.

De Sainte-Menehould.

RAIMOND

Pierrot! parbleu!.. n'est-il pas vrai, mon cher?..

DE SAINTE-MENEHOULD, l'interrompant.

Eh bien! non, non, là... plus Pierrot... de Sainte-Menehould seulement.

RAIMOND.

Mais, j'y songe!.. le voisin de campagne dont me parlait ce matin M. de La Besnardière?..

DE SAINTE-MENEHOULD.

C'était moi.

RAIMOND.

Mais, alors, comment se fait-il?..

DE SAINTE-MENEHOULD.

Eh bien?.. au fait, je puis vous avouer cela. (A Moulin.) Oui, monsieur de La Besnardière, c'est vrai, je me nomme Pierrot... (Moulin s'éloigne un peu.) Ce nom, je n'en souffris pas trop pendant les premières années de ma vie... jusqu'à l'âge de cinq ans; mais à l'école, ça commençait déjà à... Enfin, c'était encore supportable... Une fois au collége, il n'y eut plus moyen d'y tenir... on ne m'appelait que Moineau!.. Je retrouvais mon portrait sur tous les murs, orné du plumage de mon homonyme ailé et sur la couverture de tous les livres d'étude, avec les larges boutons et les manches interminables de mon patron enfariné, accroché à quelque potence surmontée elle-même de la légende que vous savez : *Aspice, Pierrot pendu!*.. C'était à maudire le jour!.. aussi, ma foi, au sortir du collége je dépouillai sans hésiter le nom de Pierrot, je me décidai à faire comme tout le monde, et je pris donc le nom de ma ville natale, Sainte-Menehould!.. J'avais bien songé d'abord à me faire appeler M. de Marne, du nom de mon département; mais il était trop tard!.. ce nom avait été pris la veille par un certain Chalumeau, quincaillier à Épernay.

BRUCHON, à part.

Chalumeau, encore un de mes clients.

DE SAINTE-MENEHOULD.

Et depuis ce jour, je suis monsieur de Sainte-Menehould... voilà!

BRUCHON.

Ah! c'est un nom que vous avez choisi.. vous-même?..

DE SAINTE-MENEHOULD.

Moi-même... pourquoi?

BRUCHON.

Oh! pour rien.

MOULIN, bas.

Il n'a pas eu la main heureuse, n'est-ce pas?

BRUCHON.

Dame!

DE SAINTE-MENEHOULD.

Plaît-il?

MOULIN.

Rien, rien... mais, pardon, une simple question?.. Ne craignez-vous pas que Sainte-Menehould?..

DE SAINTE-MENEHOULD.

Eh bien?

BRUCHON.

Prenez-y garde!

DE SAINTE-MENEHOULD.

Que je prenne garde... à quoi?

MOULIN.

Méfiez-vous, mon cher, méfiez-vous.

DE SAINTE-MENEHOULD, fort intrigué.

Mais enfin, expliquez-vous?

MOULIN.

Eh bien! mon cher, si je m'appelais de Sainte-Menehould, je n'irais pas à Paris, là...

DE SAINTE-MENEHOULD.

Bah!

BRUCHON, à Moulin.

Ah! c'est peut-être beaucoup dire; mais ce qui est certain, c'est que si j'allais à Paris, je ne me ferais pas appeler de Sainte-Menehould.

DE SAINTE-MENEHOULD, s'efforçant de rire.

Allons! vous voulez rire, n'est-ce pas?.. très-bien! rions donc, j'y consens; mais quant à ce nom, je le trouve à ma convenance. J'y suis fait... et je le garde.

BRUCHON.

Soit... mais c'est égal, si je me nommais de Sainte-Menehould? (Tous éclatent de rire.)

JOSEPH, au fond.

La voiture de M. de Sainte-Menehould!

DE SAINTE-MENEHOULD.

Allons, mauvais plaisants, je vous quitte.

MOULIN.

Mon cher ami... quoique vous vous obstiniez à garder le nom de...

DE SAINTE-MENEHOULD, sérieusement.

Monsieur de la Besnardière.

MOULIN.

Je vous invite néanmoins à assister dans deux mois, à Paris, au mariage de mademoiselle Juliette de La Besnardière.

RAIMOND, à part.

Son mariage!

MOULIN.

De mademoiselle Juliette, qui sera comtesse, Messieurs... par malheur, tant que les choses ne sont pas terminées, je ne puis vous dire le nom du futur... mais bientôt.

RAIMOND, à part.

Je suis resté une heure de trop ici.

MOULIN, à qui Sainte-Menehould disait adieu.

Bon voyage donc, mon cher monsieur Pierrot. (Se reprenant.) de Sainte-Menehould et bonne chance à Paris.

DE SAINTE-MENEHOULD, prenant congé.

Messieurs!.. Monsieur de La Besnardière, vous voudrez bien vous charger n'est-ce pas, de faire mes compliments à ces dames?

MOULIN.

Mon Dieu!.. elles sont à leurs toilettes, et...

DE SAINTE-MENEHOULD.

Il ne faut pas les déranger... Adieu!.. adieu!... à Paris, dans deux mois! (A Sainte-Menehould.) Nous vous reconduisons. (A Bruchon.) Venez et j'écrirai tout à l'heure à M. le comte pour engager ma parole... pendant ce temps, Bruchon, vous trouverez ma devise, je veux l'envoyer le plus tôt possible au graveur, avec mon cachet à mes armes. Nous sommes à vous, monsieur de Sainte-Menehould... Venez, Bruchon, venez. (Tous trois sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

RAIMOND, seul. Il est très-agité.

Elle se marie!.. Juliette se marie!.. Allons, c'est fini!.. et je vais partir... c'était bien la peine de chagriner ma pauvre vieille tante qui me pressait d'accepter les offres avantageuses qu'on me fait à Paris!.. Oh mais, cette fois, j'accepte, et je pars!.. (Allant à la table et se disposant à écrire.) Je veux que ma bonne tante en reçoive la nouvelle aujourd'hui même (Raimond écrit. — Juliette entre vivement par le fond et s'arrête honteuse.)

SCÈNE X.

RAIMOND, JULIETTE.

JULIETTE.

Ah! pardon, Monsieur... je vous dérange... vous écriviez...

RAIMOND, très-froidement.

Quelques lignes seulement, Mademoiselle... mais j'ai fini... je n'ai plus que l'adresse à mettre...

JULIETTE, à part.

Ah! comme il a l'air froid!

RAIMOND, écrivant.

63, rue Saint-Dominique. (Se levant.) Voilà qui est fait. (A Juliette.) Mademoiselle, je vous demanderai la permission d'appeler Joseph.

JULIETTE.

Vous voulez faire jeter cette lettre à la poste, Monsieur?..

RAIMOND.

Oui, Mademoiselle...

JULIETTE.

S'il vous plaît de la mettre avec les lettres de mon père, le facteur va venir dans un instant, Monsieur, et...

RAIMOND.

Mille grâces, Mademoiselle... (Il dépose la lettre sur la table.)

JULIETTE, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc?

RAIMOND.

Mademoiselle... je suis heureux de vous avoir rencontrée... je ne partirai pas, du moins, sans vous avoir dit adieu.

JULIETTE.

Adieu?..

RAIMOND.

Aujourd'hui même, Mademoiselle, j'aurai remis mes pouvoirs entre les mains d'un autre... et demain... je serai en route pour Paris...

JULIETTE, émue.

Ah! (Joseph entre) Que voulez-vous, Joseph!

JOSEPH.

Le facteur vient d'arriver, Mademoiselle, et je venais chercher...

JULIETTE.

Les lettres de mon père!.. les voilà, Joseph... vous lui remettrez en même temps celle de Monsieur... Où est-elle donc?.. (L'apercevant.) Ah! tenez!.. (En la prenant, elle voit l'adresse, lisant.) A madame la marquise de Rennepont!.. (Avec un cri de surprise.) Ah!.. allez, Joseph, allez... (Elle lui donne la lettre.)

RAIMOND, prenant son chapeau.

Mademoiselle... je n'aurai pas le bonheur de passer cette dernière soirée au milieu de votre famille...

JULIETTE, se contenant.

Ah!..

RAIMOND.

Et je vais, de ce pas, m'excuser auprès de M. et madame de La Besnardière...

JULIETTE, n'y tenant plus.

Qu'est-ce que je vous ai fait, monsieur Raymond.

RAIMOND.

A moi, Mademoiselle?..

JULIETTE, en enfant gâté.

Du reste cet empressement à nous quitter, j'en ai compris le motif tout à l'heure... en jetant, sans le vouloir, les yeux sur cette lettre... que vous écriviez... (Avec amertume.) A madame la marquise de Rennepont...

RAIMOND.

Mais, Mademoiselle... madame la marquise de Rennepont est ma tante.

JULIETTE.

On épouse quelquefois sa tante...

RAIMOND, souriant.

La mienne a soixante-quinze ans.

JULIETTE, avec joie.

Ah! cette bonne dame a soixante-quinze ans!..

RAIMOND, souriant.

Tout autant!..

JULIETTE.

Oh!.. vous vous moquez de moi.

RAIMOND.

Comment?

JULIETTE, embarrassée.

Pardon, monsieur Raimond... je ne voudrais pas dire quelque chose qui pût... vous déplaire, mais enfin...

RAIMOND.

Eh bien?

JULIETTE.

Comment... madame la marquise de Rennepont.

RAIMOND.

Peut-elle être la tante de M. Raimond, voulez-vous dire?

JULIETTE.

Dame!..

RAIMOND.

Cela se pourrait encore... mais d'ailleurs... je suis comte, Mademoiselle...

JULIETTE.

Comte?..

RAIMOND, gravement.

Je vous le jure.

JULIETTE.

Vous êtes comte?.. vous avez un titre.,. et vous le cachez?.. quand il y a tant de gens qui n'en ont pas et qui en montrent?

RAIMOND, souriant.

Qui empruntent même des noms, car on m'assure qu'on m'a fait l'honneur de m'emprunter le mien.

JULIETTE.

Mais comment tout cela vous est-il arrivé?

RAIMOND.

Oh! Mademoiselle... c'est qu'à vingt et un ans, j'étais sans guide, sans conseils.. ayant pour toute famille... pour toute parente... la marquise de Rennepont... qui se trouvait même auprès de son mari, le général marquis de Rennepont, alors gouverneur d'une des provinces de l'Algérie; à vingt et un ans, j'étais seul maître de trente mille livres de rente, et à vingt-sept ans... je ne possédais plus que six mille francs de dettes.

JULIETTE.

Oh! ruiné!... et plus que ruiné!... en six ans!... Mais qu'est-ce que vous aviez donc fait, Monsieur?

RAIMOND.

Eh! mon Dieu! j'avais fait de mauvaises spéculations... j'avais fait des folies...

JULIETTE.

Vous aviez dû en faire beaucoup pour ce prix-là!...

RAIMOND, souriant.

Eh bien! pas encore trop relativement : J'aimais les beaux chevaux... les splendides équipages, les belles choses enfin, et les belles choses coûtent cher. Mais un certain jour, en me voyant complétement ruiné, j'eus une bonne inspiration..: je me mis au travail, et deux ans après, j'étais ingénieur... (Gaiement.) et je gagnais ma vie comme un homme. Mais, pour en arriver là, il avait fallu passer par bien des privations. J'avais été simple piqueur, portant la chaîne par le vent et la pluie, à travers champs, ou dans des rues de villages... j'avais couché bien souvent sur la dure. (Changeant de ton.) Vous comprenez, n'est-ce pas, pourquoi j'ai quitté mon nom?

JULIETTE.

A cette époque?... oui,.. mais je ne comprends pas pourquoi vous ne le reprenez pas aujourd'hui.

RAIMOND.

Ah! maintenant, ce n'est plus seulement par dignité que je le cache, c'est par orgueil... je suis moins pauvre, mais pas encore assez riche, et, ma foi! (Riant.) jusqu'à ce qu'il soit convenablement redoré, je veux laisser dormir mon écusson... et je compte même sur votre discrétion.

JULIETTE.

Sur ma discrétion?...

RAIMOND.

Oui, promettez-moi de...

JULIETTE.

Bien. Mais vous, Monsieur, dites-moi d'abord pourquoi vous partez...

RAIMOND, tristement.

A quoi bon?

JULIETTE.

Dites toujours.

RAIMOND.

Non.

JULIETTE.

Je vous en prie... je le veux

RAIMOND, avec amour.

Vous le voulez?

JULIETTE, résolument.

Oui..

RAIMOND.

Eh bien! je pars parce qu'on vous marie.

JULIETTE, joyeuse.

Bien vrai?... Oh! mais alors, je ne vous promets pas de me taire!... je vous promets, au contraire, de parler.

RAIMOND.

Comment?

JULIETTE.

Vous ne comprenez pas?

RAIMOND, souriant.

Non.

JULIETTE.

Menteur!... Je vais bien vite tout dire à papa... je vais lui crier bien haut que vous êtes comte!... le comte de... le comte de...? dites vite!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MOULIN, puis BRUCHON.

MOULIN, entrant brusquement.

La lettre est partie!.. et ma parole engagée!..

JULIETTE, avec un cri.

Ah!...

MOULIN, avec orgueil.

Ma fille! tu seras comtesse!

RAIMOND, bas, à Juliette.

Il est trop tard!

BRUCHON, accourant avec un dessin à la main.

Monsieur de La Besnardière!.. Monsieur de La Besnardière!.. j'ai trouvé. Tenez?.. (Il lui donne un papier.) Des armes parlantes! un moulin, avec les quatre vents aux quatre coins... il ne me manque que la devise. (Il cherche.)

RAIMOND, avec tristesse.

Adieu, mademoiselle Juliette!.. (Il s'éloigne.)

JULIETTE, lui donnant la main.

Adieu, monsieur Raimond!..

MOULIN.

Voilà notre affaire!

BRUCHON.

Quoi?

MOULIN.

Ma devise : Je tourne à tous les vents.

BRUCHON.

C'est magnifique!

ACTE DEUXIÈME.

Un salon à Paris chez M. de La Besnardière.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, seul, assis, écrivant sur ses genoux.

De cette manière, j'y arriverai peut-être .. je n'aurai qu'à relire ça tous les matins et tous les soirs. Voyons!.. qu'est-ce que M. de La Besnardière m'a encore recommandé? (Il cherche.) Ah!.. (Il écrit.) « Ne pas dire de La Grenouillère au lieu de La Besnardière, » comme ça m'est arrivé il y a huit jours quand nous sommes rentrés à Paris. (Il cherche encore.) Bon! j'y suis!.. (Il écrit.) Quand nous sortirons d'une soirée, avoir soin de demander bien haut : « Les gens de M. de La Grenouil... » (Se reprenant.) « De La Besnardière! » C'est drôle, que je ne peux pas m'habituer... (Il cherche.) Voyons donc, qu'est ce que?.. Ah!.. « dire toujours que Monsieur travaille dans son cabinet, même quand il fait sa barbe. » (Il cherche.) Il me semble qu'il y a encore... oui, ah! ça, c'est bien important... (Il écrit.) « Quand je remettrai des lettres à Monsieur, sur un plat d'argent, éviter qu'il y reste de la sauce, comme l'autre jour... » (Moulin entre vivement.)

SCÈNE II.

MOULIN, JOSEPH.

JOSEPH, se levant précipitamment.

Monsieur travaille dans son cabinet .. (Voyant Moulin.) Ah! pardon, j'avais pris Monsieur pour quelqu'un...

MOULIN.

Le carrossier a-t-il envoyé ma nouvelle berline?

JOSEPH.

Oui, Monsieur... Elle est dans la petite cour des écuries.

MOULIN.

Bon!.. et il n'y manque rien?

JOSEPH.

Dame, Monsieur, j'ai vu quatre roues, et...

MOULIN.

Je te demande si on a mis les armoiries?

JOSEPH.

Les... armoiries?..

MOULIN.

Sur les panneaux, imbécile!..

JOSEPH.

Ah! oui, Monsieur... j'ai vu un machin avec deux ailes, c'est comme un joujou...

MOULIN.

C'est ça. Du reste, je m'en assurerai tout à l'heure, car je veux l'essayer aujourd'hui même. Joseph, tu vas aller sur-le-champ demander à M. le maire, à quelle heure il peut me recevoir.

JOSEPH.

Oui, Monsieur.

MOULIN.

Oui, Monsieur, oui, Monsieur... Je te connais... fais voir un peu comme tu diras?

JOSEPH.

Oh! Monsieur peut-être sans inquiétude...

MOULIN.

Eh bien, voyons, qu'est-ce que tu vas demander?

JOSEPH.

Je vais demander à M. le maire à quelle heure il peut recevoir M. de La Gre... (Regardant son papier en cachette.) M. de La Besnardière.

MOULIN, avec complaisance.

Monsieur?..

JOSEPH, Même jeu.

M. de La Besnardière.

MOULIN.

Très-bien! il commence à s'y faire. Allons, va vite... Ah! tu feras atteler.

JOSEPH.

Oui, Monsieur (En sortant, à tue-tête). La voiture de M. de La Grenouillere!

MOULIN, furieux.

Hein?..

JOSEPH, vivement.

De La Besnardière!.. M. de La Besnardière!..

MOULIN.

Brigand!.. (Il le menace. Joseph se sauve.)

SCÈNE III.

MOULIN, puis MADAME MOULIN, puis JULIETTE.

MOULIN, en colere.

A-t-on jamais vu vous écorcher ainsi?..

MADAME MOULIN, accourant.

M. de La Besnardière!.. Juliette!.. voici ta corbeille!.. elle vient d'arriver!.. on la monte!.. elle est énorme!.. ils sont quatre pour la porter!.. (Appelant.) Juliette! Juliette! .

JULIETTE, sortant d'une chambre latérale, avec beaucoup d'indifférence.

Qu'y a-t-il donc, maman?..

MADAME MOULIN, qui était allée au fond.

C'est ta corbeille que l'on apporte.

JULIETTE, tristement.

Ah!..

MADAME MOULIN.

Eh bien?.. voilà tout ce que tu dis?

MOULIN, gravement.

Madame de La Besnardière, cette enfant a raison... elle reste dans les principes que je lui ai inculqués... Il n'est pas de bon goût de s'étonner ainsi.. il semblerait que l'on n'a jamais rien eu.

MADAME MOULIN.

Mais Juliette n'a jamais eu, je crois, de corbeille de mariage...

MOULIN.

Eh bien! il faut que l'on croie qu'elle en a eu déjà plusieurs.

MADAME MOULIN.

Y pensez-vous, monsieur de La Besnardière?

MOULIN.

Oui, oui, je sais ce que je dis.

MADAME MOULIN.

Plusieurs corbeilles?

MOULIN, par réflexion.

Non, vous avez raison... c'est un cas particulier. Juliette, en cette circonstance, il t'est permis de t'étonner... en cette circonstance seulement. Ainsi... tiens... (Il la conduit à une fenêtre.) Voici où je te permets de rester froide. Regarde notre nouvelle voiture... Est-ce assez beau, hein?

JULIETTE, tristement.

Oui, papa.

MOULIN.

Très-bien.

MADAME MOULIN.

Mais il devait y avoir des armes...

MOULIN.

Il y en a... des armes parlantes!.. Vous ne connaissez pas ça...

MADAME MOULIN, qui a pris une lorgnette et regarde dehors.

Ah çà, monsieur de La Besnardière... il me semble que la devise...

MOULIN.

Elle est bien, n'est-ce pas?... (Avec satisfaction.) « Je tourne à tous les vents »

MADAME MOULIN.

Mais c'est la devise d'une girouette, cela?

MOULIN.

Une girouette?.. tiens, c'est vrai, je n'y avais pas songé... (Deux domestiques apportent la corbeille.)

MADAME MOULIN, y courant.

Ah!.. voilà la corbeille! Dieu! qu'elle est belle!

MOULIN, toussant.

Hem! hem!.. (Bas, à madame Moulin.) Attendez au moins que nos gens soient partis.. (Aux valets, avec une indifférence affectée.) Qu'est-ce?. la corbeille?.. Bien. posez-la .. (Ayant l'air de continuer une conversation commencée.) Oui, madame de La Besnardière, cette ambassade doit partir prochainement pour la Chine... (Les domestiques sortent.) Comme ça, ils ne se doutent pas...

MADAME MOULIN

Ils sont partis... et, ma foi, je ne puis résister au désir... (Découvrant la corbeille.) C'est princier!.. Viens donc, Juliette... oh! les riches étoffes!.. les magnifiques dentelles! un écrin! des diamants!.. une rivière... de la plus belle eau!..

JULIETTE, tournant le dos.

Ça m'est bien égal!..

MOULIN, enchanté.

Très-bien, mon enfant... (Il l'embrasse.) Tu étais née pour être comtesse!

MADAME MOULIN, qui continue son inspection.

Et ce châle!.. un châle de la Compagnie des Indes!.. tout en or massif... (A Juliette.) Tiens, vois!..

MOULIN, avec reproche.

Madame de La Besnardière... de grâce! en vérité, si l'on vous voyait...

MADAME MOULIN.

Mais il n'y a personne... (Elle plonge de nouveau dans la corbeille. Joseph paraît.)

JOSEPH, annonçant.

Monsieur le comte de Varades.

MADAME MOULIN, surprise.

Ah!..

MOULIN, bas.

Vous voyez? je vous le disais bien!..

SCÈNE IV.

Les mêmes, LE COMTE.

LE COMTE.

Mesdames!.. monsieur de La Besnardière... (On se salue.)

MOULIN, se mettant devant la corbeille, pendant que madame Moulin y jette tout pêle-mêle, avec embarras.

Monsieur le comte, pardonnez à madame de La Besnardière... vous connaissez les femmes. . et vous surprenez là madame de La Besnardière en train de... Elle devrait pourtant être rassasiée de tous ces colifichets... car, Dieu merci!.. elle n'en a jamais manqué.. et à cette heure encore... elle en a même de bien plus beaux.

LE COMTE.

Je n'en doute pas.

MADAME MOULIN, bas.

Mon ami...

JULIETTE, riant, à part.

Je ne suis pas fâchée de ça!..

MOULIN, voulant se reprendre.

Quand je dis : de plus beaux, je ne prétends pas déprécier... au contraire!.. car, dans votre position... je trouve que c'est déjà beaucoup. . (Madame Moulin le pousse.) En un mot, je trouve que vous avez fait des folies...

LE COMTE.

Ah!.. vous raillez!..

MOULIN.

Ah! ma foi, tenez, pas tant de façons!.. vous avez agi galamment, et ma fille est enchantée de vous.

LE COMTE, à Juliette.

Tous mes vœux sont donc comblés...

JULIETTE, froidement.

Monsieur!..

LE COMTE.

Mais en vérité, Mesdames, je suis confus de marcher ainsi sur les pas de cette pauvre corbeille; on devait l'apporter dès hier.

MADAME MOULIN.

Elle vient d'arriver à l'instant.

LE COMTE.

Enfin, puisque le mal est fait, permettez-moi de vous faire connaître le but de ma visite, un peu matinale. . Monsieur de La Besnardière, je viens pour une affaire de la plus haute gravité, et qui a besoin de toutes les lumières et du goût exquis de ces dames . aussi, n'ai-je rien voulu décider avant de les avoir consultées... il s'agit de la décoration intérieure des appartements, et...

MOULIN.

Fort bien, fort bien... faites vos affaires, mon gendre... (Le

comte, qui a fait un signe au dehors, prenant un petit carton des mains de son domestique.)

LE COMTE.

J'ai fait apporter des dessins, et si ces dames le permettent...

MADAME MOULIN.

Certainement... Juliette... ceci vous regarde un peu...

JULIETTE, avec indifférence.

Oh! maman...

MOULIN.

Oui, oui... mon enfant... (On regarde les dessins.)

LE COMTE, les montrant.

D'abord, pour le salon, Mesdames... je vous proposerai ceci...

MADAME MOULIN.

Une étoffe de soie bleu pâle, à médaillons de roses pompons et de boutons d'or?.. c'est de très-bon goût, n'est-ce pas, Juliette... Qu'en dis-tu?

JULIETTE, avec mauvaise humeur.

Oh! ça m'est égal, maman.

MADAME MOULIN.

Mais, mon enfant, puisqu'on te consulte?

LE COMTE.

De grâce, Mademoiselle, veuillez dire...

JULIETTE, de même.

Eh bien, Monsieur je n'aime... ni le bleu, ni les boutons d'or, ni les pompons...

LE COMTE.

Mais ce meuble, du moins, vous plaît-il?

JULIETTE.

Oh! pas du tout, Monsieur, je déteste les meubles en bois doré.

LE COMTE.

Ah!

MOULIN, à part.

Elle va un peu loin... (Haut.) Pardonnez-lui, monsieur le comte, mais, vous comprenez... c'est une enfant gâtée par la fortune... elle a tant vu d'or!.. il y en a chez nous jusque dans les cuisines...

LE COMTE.

Quant à la chambre à coucher de madame de Varades, voici d'abord un lit...

JULIETTE, vivement.

Je ne veux pas de lit.

MADAME MOULIN, bas.

Ah çà! Juliette, vous raillez vous?

JULIETTE, pleurant presque.

Je ne veux pas de lit, maman.

MOULIN, à part.

Elle va trop loin, elle va trop loin...

LE COMTE, fermant le carton.

Je pense que Mademoiselle n'est pas disposée aujourd'hui... elle est peut-être souffrante... et je craindrais de la fatiguer en poursuivant cet insipide inventaire.

JULIETTE, à part.

Va, moque-toi de moi, ça m'est bien égal...

JOSEPH, paraissant.

Il y a là un monsieur qui désirerait parler à... (Il regarde son papier.) à M. de La Gre... nardière.

MOULIN.

Ce monsieur n'a pas dit son nom?

JOSEPH.

Non, Monsieur, il m'a dit qu'il n'était pas connu de Monsieur.

LE COMTE.

Monsieur de La Besnardière, je vous quitte... Je retourne chez mon pauvre tapissier qui a eu si peu de succès, et j'irai ensuite chez M. Bruchon... j'ai à lui parler.

MOULIN.

A Bruchon? Eh bien! revenez ici, il y sera dans une heure.

LE COMTE.

Je reviendrai donc, puisque vous le permettez. (Saluant.) Madame... Mademoiselle...

JULIETTE, froidement.

Monsieur!..

MOULIN, à Joseph.

Fais entrer ce monsieur. (Joseph sort.)

MADAME MOULIN, bas, à Juliette.

En vérité, Juliette, votre conduite est incompréhensible.

JULIETTE, à part.

Oh! pas pour moi.

MADAME MOULIN.

Et puisqu'on vous consultait sur l'appartement...

JULIETTE, à part.

C'est sur le mari qu'il fallait me consulter. (On se salue une dernière fois. Madame Moulin et Juliette entrent à droite. Moulin donne une dernière poignée de main au comte, qui sort en s'inclinant devant le général Moulin que Joseph vient d'introduire.)

SCÈNE V.

MOULIN, LE GÉNÉRAL, sans décoration à son habit.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur Moulin?

MOULIN, appuyant.

De La Besnardière.. c'est moi, Monsieur.

LE GÉNÉRAL.

Ah! fort bien!.. je m'explique à présent que j'aie eu quelque peine à trouver votre demeure... j'avais oublié le numéro qui m'a été indiqué, et personne ne pouvait me fournir de renseignements.

MOULIN.

C'est que vous aurez peut-être demandé M. Moulin?

LE GÉNÉRAL.

Précisément.

MOULIN.

Voilà... Si vous aviez demandé M. de La Besnardière, toute la population du quartier vous aurait dit : C'est là, ce grand hôtel... avec deux lions à la porte... l'hôtel de La Besnardière...

LE GÉNÉRAL, souriant.

Je suis dans mon tort .. (Regardant autour de lui.) Vous êtes seul, Monsieur? Je croyais trouver chez vous un monsieur de Sainte-Menehould.

MOULIN.

En effet, il doit venir ce matin. Veuillez donc vous asseoir, Monsieur. Qui ai-je l'honneur de recevoir?..

LE GÉNÉRAL.

Je suis maintenant un peu embarrassé pour vous dire mon nom... c'est le vôtre...

MOULIN, vivement.

Vous vous appelez de La Besnardière?

LE GÉNÉRAL.

Non, Monsieur, non... je m'appelle Moulin.

MOULIN.

Ah! très-bien, très-bien... voilà précisément, Monsieur, ce qui m'a décidé à signer plus souvent de La Besnardière... c'est uniquement, je ne cesse de le répéter, pour me distinguer des autres, et tenez, dans mon département, tout près de chez moi... une famille de pauvres fermiers... franchement, il n'était pas très-agréable de s'appeler comme ce brave paysan et son fils... un grand garçon... qui, je crois, s'est engagé dans le temps... il doit être aujourd'hui sergent-major ou fourrier...

LE GÉNÉRAL.

Ce grand garçon... c'est moi, Monsieur.

MOULIN, froidement.

Ah! vraiment?.. Enchanté de retrouver un compatriote... Vous êtes fourrier, Monsieur?

LE GÉNÉRAL.

Je suis général.

MOULIN, faisant un soubresaut.

Général!.. ah! diantre!.. (Saluant.) Le général Moulin!.. (Souriant gracieusement.) Moulin comme moi... par un L... aussi, n'est-ce pas?..

LE GÉNÉRAL.

Par un L.

MOULIN.

Tout à fait comme moi... car je suis... (Appuyant.) Moulin de La Besnardière... trop heureux, général, de la circonstance qui nous rapproche.

LE GÉNÉRAL.

Ma visite, Monsieur, intéresse un jeune homme, un brave garçon, que j'aime comme un fils... et qui a eu l'honneur d'être reçu chez vous, M. Raimond.

MOULIN.

Ah! le petit Raimond... Eh bien! pourriez-vous me dire pourquoi nous ne l'avons pas vu depuis deux mois?

LE GÉNÉRAL.

C'est bien simple, il a passé tout ce temps-là en Angleterre pour je ne sais quelle grande affaire industrielle. Il est revenu, il y a deux jours seulement.

MOULIN, riant.

Ma foi, je l'ai cru mort. Ah! vous le connaissez?..

LE GÉNÉRAL.

Depuis son enfance... je l'avais perdu de vue pendant trois ans...

MOULIN.

Vous étiez en campagne?

LE GÉNÉRAL.

J'étais là-bas... en Crimée...

MOULIN.

En Crimée!.. (Avec admiration.) Ainsi, général, vous êtes de ceux qui ont couvert de gloire leur nom?..

LE GÉNÉRAL.

Je suis de ceux qui ont fait le mieux possible leur devoir... dans des circonstances où il n'était pas facile... (Avec intention.) de se distinguer des autres. .

MOULIN, à part.

Hum! haut!.. il a trouvé moyen de se distinguer de moi. (Rapprochant sa chaise.) En quoi puis-je vous être utile, général?.. (A part.) Général Moulin! (Haut.) Disposez de moi... entre homonymes..,

LE GÉNÉRAL.

Il ne s'agit pas de moi, Monsieur, mais de Raimond, et de ce M. de...

MOULIN.

Sainte-Menehould...

LE GÉNÉRAL, continuant.

Qui paraît avoir la tête un peu vive...

MOULIN.

Lui?.. comment?.. est-ce qu'il s'agirait d'un duel?..

LE GÉNÉRAL.

D'un duel, assez inexplicable jusqu'à présent... Raimond était hier au spectacle, avec quelques amis qui l'y avaient entraîné, car ce pauvre garçon n'est plus gai comme autrefois... et il faut le contraindre à se divertir... arrive M. de Sainte-Menehould... Raimond le reconnaît, lui tend la main et s'informe de son voyage.. Aux premières paroles de Raimond, ce Monsieur s'emporte... se dit insulté; bref, lui remet sa carte, en lui lançant un : *A demain!* formidable.. et, à l'heure où je vous parle, mon jeune ami, pas plus que ceux qui l'accompagnaient, ne soupçonne quelle phrase, quel mot ou quelle syllabe a si fort irrité ce M. de Sainte-Menehould.

MOULIN, à part.

J'y suis!.. il l'aura appelé par son nom!.. Pierrot.

LE GÉNÉRAL.

Raimond est venu me conter l'affaire ce matin et m'a supplié de me rendre chez son adversaire... Je ne l'ai pas rencontré; on m'a répondu qu'il devait se trouver chez vous. . (Se levant.) et voilà, Monsieur, le motif d'une démarche, pour laquelle je crains de vous avoir dérangé inutilement.

MOULIN, le reconduisant.

D'une démarche dont je suis très-heureux, général... car je me fais fort d'arranger cette affaire-là... et c'est moi qui, à mon tour...

SCÈNE VI.

Les mêmes, PIERROT.

PIERROT, à la cantonade.

Non! mille fois non!.. je ne veux pas être annoncé!

MOULIN.

Eh! venez donc.. on vous attend... Ah çà, vous êtes donc, à présent, un ferrailleur. . un spadassin?..

PIERROT, regardant le général.

Ah!.. Monsieur vient...

LE GÉNÉRAL.

De la part de M. Raimond...

PIERROT.

Très-bien... je suis à vos ordres...

MOULIN.

Eh!.. un instant .. que diable vous a donc fait Raimond?..

PIERROT, le prenant à part.

Ah! monsieur de La Besnardière, comme vous aviez raison! je me rappelle vos paroles prophétiques : si je m'appelais Sainte-Menehould, je n'irais pas à Paris!..

MOULIN.

Non, pardon... c'est Bruchon qui a dit ça... moi j'ai dit : si j'allais à Paris...

PIERROT.

Enfin n'importe!.. vous aviez raison... (Se tournant vers le général.) et moi aussi.

LE GÉNÉRAL, très-poliment.

C'est ce qu'il vous sera probablement très-facile de m'expliquer.

PIERROT.

Très-facile, Monsieur, si vous me permettez de reprendre d'un peu haut; j'arrive de province, Monsieur, du département de la Marne; je descends à l'hôtel des Princes, je suis reçu par une dame, j'articule mon nom. . et je crois surprendre un sourire, imperceptible pour tout autre, sur les lèvres de cette hôtelière... c'était une femme .. je passe outre... veuillez me suivre!.. J'avais une lettre de recommandation pour un de nos grands peintres... je me présente chez lui le lendemain... on me fait entrer dans un atelier magnifique qu'il venait de quitter, et où un cercle de jeunes gens, pourvus de barbiches pointues, entourait une dame fort incomplétement vêtue, qui me parut travailler dans l'emploi des Vénus sortant de l'onde... Je dis mon nom au groom qui m'avait introduit... aussitôt toutes les têtes se tournent simultanément vers moi, tous les yeux me parcourent des pieds à la tête, avec une expression gouailleuse qui semblait dire : Quel est cet animal?.. Je ne suis pas bien sûr de n'avoir pas entendu le mot. , je me contiens, par égard pour la jeune personne si peu gazée... Une des barbes me demande alors très-sérieusement, si je ne logeais pas au passage Véro-Dodat .. et un ignoble petit rapin, que je n'avais pas remarqué d'abord, affectait de promener ses regards de ma figure à une tranche de jambon qu'il consommait sur le poêle... J'allais éclater, je cherchais un mot... vif... lorsque le grand artiste revint et m'emmena... — Veuillez me suivre!.. Deux jours après, il y avait réunion chez une amie de madame de Sainte Adresse .. je m'y rends, et je jette au laquais : M. de Sainte-Menehould... Il me regarde... je recommence en prononçant d'une façon plus nette : M. de Sainte-Menehould... le drôle me répond alors : Non, Monsieur, je n'annoncerai pas cela!.. il y a trop de monde arrivé!.. puis il me tourna le dos, ce qui me donna l'idée d'un acte de brutalité approprié à la situation. Heureusement, madame de Sainte-Adresse vint au-devant de moi avec son plus gracieux sourire, et m'introduisit... Veuillez me suivre!.. Hier, je me dis : Il faut en finir, il faut terminer cette déplorable scie par un coup d'éclat! Le premier qui se permettra un plat quolibet à mon endroit, payera pour tous ses prédécesseurs!.. J'entre au spectacle .. j'étais nerveux... j'étais agacé... et c'est M. Raimond, que je n'avais pas encore vu, c'est un ami, un camarade qui m'accueille par ces mots sanglants, prononcés à haute voix : Ah! vous voilà donc arrivé à bon port!..

MOULIN.

Comment?

PIERROT.

A bon port!

MOULIN, tombant dans un fauteuil.

Ah! le malheureux!..

LE GÉNÉRAL, à part, s'efforçant de ne pas rire

Sacrebleu!.. voilà un imbécile!..

PIERROT.

Eh bien, Messieurs?

LE GÉNÉRAL.

Je vous remercie de m'avoir mis à même d'informer Raimond de ses torts .

PIERROT, vivement.

Qu'il ne soupçonnait peut-être pas?

LE GÉNÉRAL.

Pas le moins du monde,

PIERROT.

Eh bien! je m'en doutais! j'avais à peine lancé ma carte, que je me disais : Non! c'est impossible... et j'avais envie de revenir sur mes pas... mais il était trop tard.

LE GÉNÉRAL.

Il n'est jamais trop tard, pour reconnaître qu'on s'est trompé.

PIERROT.

C'est votre avis?.. Allons, soit!.. je reprends ma carte... mais je tiens à avoir une affaire... il m'en faut une!.. je vais provoquer un des rapins .. (A part.) le petit!...

SCÈNE VII.

MOULIN, LE GÉNÉRAL, PIERROT, RAIMOND.

RAIMOND, en dehors.

Il y est, merci,

LE GÉNÉRAL.

Mais c'est lui!... c'est Raimond!...

RAIMOND, entrant, très-ému.

Ah! général... (A Moulin.) Pardon, Monsieur, si j'entre ainsi chez vous .. je n'ai pas été maître de moi!...

MOULIN

Comment!... vous vous excusez? .. (Lui serrant les mains.) Mais je suis déjà trop heureux de vous revoir. (Montrant Pierrot.) Eh bien, mon cher Raimond, c'est fini, l'affaire est arrangée.

RAIMOND, tout à son idée.

Ah! tant mieux... mais... (Il se tourne vers le général.)

LE GÉNÉRAL.

Vous ne vous battrez pas...

RAIMOND.

Comme vous voudrez. . cela m'est égal... mais il ne s'agit pas...

LE GÉNÉRAL.

Monsieur avait mal interprété votre intention...

PIERROT.

Oui...

RAIMOND, indifférent.

Oui, oui, à merveille... mais...

MOULIN, bas, à Raimond.

C'est un imbécile...

RAIMOND.

Je le veux bien... je ne demande pas mieux... mais encore un coup... c'est au général...

LE GÉNÉRAL.

Allons... donnez-vous la main.

RAIMOND, vivement.

Et il n'en sera plus question?.. Tout de suite... (Il serre la main de Pierrot, puis, avec une joie contenue:) Ah! général!... que c'est mal à vous! ne pas me confier, à moi, ce qui devait me rendre plus heureux et plus fier que vous-même!... mais c'est connu maintenant... tout Paris le sait!...

MOULIN.

Quoi donc?...

LE GÉNÉRAL.

Allons, Raimond...

RAIMOND.

J'attendais le général dans votre rue, j'allais et venais; en passant devant l'échoppe d'un marchand de journaux... je prends machinalement *le Moniteur*... je l'ouvre... (Au général.) Tout à coup mes regards rencontrent votre nom... et je lis... Tenez, Monsieur, là, voyez vous-même!

MOULIN, lisant.

« Le général Moulin est promu au grade de général de division, et nommé grand officier de la Légion d'honneur. »

RAIMOND.

Allez toujours!...

MOULIN.

« Et chargé par S. M. d'une mission particulière près d'une cour d'Allemagne. » Est-il possible!...

RAIMOND.

Et plus loin... ce paragraphe... écoutez!...

LE GÉNÉRAL.

Assez!...

RAIMOND, lisant.

« La France sera fière d'être représentée en Europe par un nom aussi glorieux que celui du général Moulin! »

MOULIN, reprenant le journal.

Il y a cela... oui, ma foi!.. et c'est *le Moniteur* qui le dit, qui l'imprime, qui le publie à cinquante mille exemplaires, avec la garantie du gouvernement! (Allant au général qui s'est assis.) Et vous restez là tranquillement, général!.. Vous n'avez donc pas entendu?.. La France!.. tout un pays, toute une nation fière de votre nom!.. (A part.) du mien!.. (Bas, à Pierrot.) car c'est mon nom, à moi aussi!.. Moulin... par un L... comme le général!..

RAIMOND.

Que je suis heureux!..

MOULIN.

Et moi donc!.. (Avec satisfaction.) Voyez pourtant, Messieurs, voyez comme ça change et comme ça grandit tout à coup, un nom!.. Moulin, ça n'a l'air de rien, de rien du tout... personne n'y fait attention... eh bien! ajoutez-y seulement colonel... ou général... déjà ça prend figure... Allez ensuite percher votre Moulin sur les murs de Sebastopol, et voyez d'ici l'effet!.. ce n'est plus reconnaissable!

RAIMOND, regardant le général.

Il est donc bien vrai, Monsieur, qu'un nom est ce qu'on le fait!.. les plus obscurs, que dis-je!.. les plus ridicules parfois...

PIERROT, à part, inquiet.

Il m'a regardé!

RAIMOND.

Se transfigurent quand le génie et la gloire ont passé par là!

MOULIN, s'animant.

Vous avez raison!.. il a raison, Pierrot!.. Voyez partout, dans la magistrature, dans les arts, dans les lettres... Vous en trouverez par centaines de ces noms-là... Tenez.. j'en prends deux au hasard, Racine et Corneille... Là, franchement, ils ne sont pas avantageux, ceux-là... ils sont même.. convenez-en, Corneille!.. un nom d'oiseau!.. Eh bien! regardez-les à travers Athalie et Cinna!.. hein!.. c'est tout de suite grandiose et superbe!.. Et parmi nos illustrations militaires, général, croyez-vous donc que dans les rangs de l'ancienne armée, on n'ait pas ri quelquefois en entendant nommer, à l'appel, le capitaine Ney ou le lieutenant Lannes?.. Oui, certainement, on a dû rire... Vienne Arcole ou la Moskowa!.. on ne rit plus, allez; et quand vous entendez aujourd'hui prononcer ces deux noms: maréchal Ney, maréchal Lannes!.. est-ce que vous riez?.. Non, saprelotte!.. vous faites comme moi, vous admirez ces noms-là, vous les trouvez beaux, grands, sublimes!.. comme Moulin!..

LE GÉNÉRAL, se levant.

Monsieur...

MOULIN, avec brusquerie.

Oui! je le dis carrément, comme Moulin!.. qui est maintenant acquis à l'histoire.

LE GÉNÉRAL.

Encore une fois, cher Monsieur...

MOULIN, de même.

Vous n'en êtes pas plus fier, je le vois bien... libre à vous... mais n'en dégoûtez pas les autres, saprelotte!.. car enfin... (Se dressant sur ses pieds et les regardant tous.) Je m'appelle Moulin, moi aussi... Moulin par un L... absolument comme le général Moulin... (Récitant.) grand officier de la Légion d'honneur, chargé d'une mission particulière près de... (S'entre-coupant et frappant sur le journal.) Et vous ne voulez pas qu'en lisant de pareilles choses, je sois touché, remué... enorgueilli même, saperlotte!.. (Avec un éclat.) Général Moulin... voulez-vous?.. (S'arrêtant.) Mais non, vous ne voudrez pas.

LE GÉNÉRAL.

Quoi donc?

MOULIN.

Eh bien! si fait, je suis sûr que vous voudrez... On n'est pas très-brave sans être très-bon... Je me risque, général Moulin, je vais marier ma fille...

RAIMOND, à part.

Ah! mon Dieu! elle m'a oublié!

MOULIN.

Et ce sont là nos grandes journées à nous autres papas... ce sont nos batailles d'Austerlitz... (Il rit.) Général, je vous prie, je vous supplie d'être un des témoins de la mariée...

RAIMOND, à part.

Lui!

MOULIN.

Votre nom sur le contrat, rien que votre nom... avec tous vos titres et décorations.,. cela me fera plaisir... et à ma fille donc!.. (Riant.) Ah! dame! c'est une Moulin aussi... elle a son petit orgueil... (Mouvement de Raimond.) Si vous aviez vu tout à l'heure, devant la corbeille, comme elle avait de la peine à s'empêcher d'admirer les dentelles, les bijoux, et à cacher sa joie à la pensée d'être comtesse.

RAIMOND, à part.

Sa joie?.. quelle trahison!

MOULIN.

Vous acceptez, n'est-ce pas?

LE GÉNÉRAL, hésitant.

Vous m'honorez beaucoup, Monsieur... mais, permettez, à peine connu de vous...

MOULIN.

A peine connu de moi?... mais la France entière vous connaît!.. Lisez *le Moniteur*!.. Où est-il, *le Moniteur*?..

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE, au fond.

Maman!.. (Les voyant.) Ah! pardon, je ne savais pas... (A part.) Monsieur Raymond.

MOULIN, bas.

La voici, général... Juliette Moulin.

LE GÉNÉRAL.

Mademoiselle?.. Ah! ma foi, cher Monsieur, il n'y a plus moyen d'hésiter... j'accepte, et de tout cœur!.. (A Raimond.) Elle est charmante!

RAIMOND, à part, avec dépit.

Je ne trouve pas.

LE GÉNÉRAL.

Je vous félicite, Mademoiselle, du mariage que vient de m'annoncer monsieur votre père... et je suis fier du rôle qu'on veut bien m'y réserver.

JULIETTE.

Monsieur... (Elle regarde son père.)

MOULIN, se rengorgeant.

Le général Moulin... (Bas.) Moulin, comme nous, ma fille.

RAIMOND.

Permettez-moi, Mademoiselle, de me joindre au général, et de me réjouir avec vous d'un mariage qui vous rend si heureuse.

JULIETTE, à part.

Comme il me dit cela!

RAIMOND.

Je tremblais de ne pas arriver à temps pour y assister.

JULIETTE.

Vraiment? Eh bien, ne tremblez plus, Monsieur, vous arrivez au bon moment.

RAIMOND.

J'envie le sort du général, qui a l'honneur d'être l'un de vos témoins.

JULIETTE, à part.

C'est trop fort! (Haut.) Mais, Monsieur, il manque peut-être l'autre.

MOULIN.

Non, non, mon enfant... j'en suis fâché pour M. Raimond, mais nous sommes au complet... l'autre c'est M. de Bretonville, mon ami... Ainsi, général, vous voudrez bien m'accompagner aujourd'hui, à deux heures, à la mairie?..

LE GÉNÉRAL.

Est-il bien nécessaire?..

MOULIN.

Oui... oui... le maire sera enchanté de vous voir.

LE GÉNÉRAL, à part.

Ah çà! est-ce qu'il compte me montrer à tout le monde?... (Se tournant vers Raimond.) Eh bien! qu'avez-vous donc?..

RAIMOND.

Moi?.. rien... (Voulant l'emmener.) Venez-vous, général?..

LE GÉNÉRAL.

Oui, partons... (Saluant Pierrot et Juliette.) Mademoiselle... Monsieur... à deux heures donc, M. Moulin.

MOULIN.

A deux heures, général! (Il les reconduit.)

JULIETTE, à elle-même.

C'est indigne!.. me parler ainsi... après m'avoir fait croire qu'il m'aimait!.. je me vengerai!.. Oh! on peut bien maintenant me donner tous les maris que l'on voudra... et pour commencer, je serai comtesse... sans lui, je serai malheureuse... j'en mourrai... et ce sera bien fait pour lui!.. (Elle sort. Moulin rentre.)

SCÈNE IX.

MOULIN, PIERROT.

MOULIN, revenant et se frottant les mains.

Ah! saperlotte! je suis content!..

PIERROT, boudant.

Oui, oui... vous voilà ravi, enchanté, vous... votre nom prend des proportions!... Tandis que moi...

MOULIN.

Ah! c'est vrai, mon pauvre ami, j'avais oublié votre affaire.

PIERROT.

Vous le voyez, Raimond ne songeait pas à m'insulter... et cependant je l'ai cru, ce sera toujours à recommencer.

MOULIN.

J'en ai peur... avec ce diable de Sainte-Menehould, vous ne pourrez plus mettre les pieds nulle part.

PIERROT.

Bon!... allez!... Vous aussi!...

MOULIN.

Quoi donc?...

PIERROT.

Les pieds!... (Plus haut.) Les pieds!...

MOULIN, comprenant.

Ah! saperlotte! je ne l'ai pas fait exprès!

PIERROT.

Je le sais bien!... (Avec dépit.) Quel parti prendre?

MOULIN.

Commencez par vous défaire de Sainte-Menehould... Au fait, il ne vous appartenait pas, vous l'aviez emprunté, rendez-le.

PIERROT.

Et après?

MOULIN.

Après quoi?

PIERROT.

Comment m'appellerai-je?... je ne peux pas cependant porter un numéro!...

MOULIN.

- Comme un fiacre... non... Tenez, moi, à votre place, j'en reviendrais tout simplement à Pierrot.

PIERROT.

Jamais!

MOULIN.

Ah!

PIERROT.

Pour que les plaisanteries recommencent d'un autre côté, n'est-ce pas?... (Avec colère.) Je n'ai pas de général Pierrot pour me relever, moi!... on n'a pas vu de Pierrot sur les murs de Sebastopol.

MOULIN.

Eh! mon Dieu, qui sait?... Dans quatre ou cinq cent mille hommes, il a bien pu s'en trouver un... (Vivement.) Peut-être dans l'armée piemontaise... Pierrot, nom italien.

PIERROT.

Laissez-moi donc tranquille!... (S'asseyant furieux.) Que diable vais-je faire!

MOULIN.

Attendez! attendez! je tiens une planche de sauvetage... achetez un domaine... une terre, un petit château, une ferme... n'importe quoi, qui porte un joli nom.

PIERROT, le regardant.

Un nom qui sera à moi?

MOULIN.

Parbleu! puisque vous l'aurez payé!...

PIERROT, se levant.

Eh! eh! c'est une idée, cela!

MOULIN.

Une idée excellente!

PIERROT, prenant son chapeau.

Où y a-t-il un domaine à vendre?... je cours chez tous les notaires de Paris!...

JOSEPH, annonçant.

Monsieur Cruchon!... (Se reprenant.) Monsieur Bruchon!

PIERROT.

Eh! mais, Bruchon! il me trouvera cela! (Il va au-devant de lui.)

SCÈNE X.

MOULIN, PIERROT, BRUCHON.

PIERROT. Tout ce qui suit se dit au second plan, très-vite, et dans le mouvement de la sortie.

Monsieur Bruchon!... connaîtriez-vous un château, une ferme, un bois, un clos, quelque chose enfin qui porte...

BRUCHON, très-vite.

Un beau nom?... oui!... je connais ça... un petit domaine charmant, en Sologne, qui s'appelle La Colombière!

PIERROT, enchanté.

La Colombière!... P. de La Colomb... (Vivement.) Ça vaut?

BRUCHON.

Avec une vieille tour féodale, qui remonte à Jean le Bon, et qu'on nomme dans le pays la tour de Castelrose!

PIERROT.

P. de Castelrose de La Colombière... ça vaut?

BRUCHON.

Plus une futaie de châtaigniers séculaires, connue dans toute la Sologne sous le nom de Bois-Charme!

PIERROT.

P. Bois-Charme de Castelrose de La Colombière!... ça vaut?..

BRUCHON.

Quatre-vingt mille francs, chez mon avoué, rue de la Boule-Rouge, n° 4.

PIERROT, hors de lui.

J'y cours! et de là, j'irai faire tirer trois cents cartes sur Bristol, larges comme la main!... P. Bois-Charme de Castelrose de La Colombière de la Boule-Rouge!... Non, ça n'en est pas... mais le reste me suffit!... Adieu, Messieurs, adieu! (Il sort rapidement.)

SCÈNE XI.

MOULIN, BRUCHON.

BRUCHON.

Ha! ha! ha! ha!

MOULIN.

Trois noms pour ce prix-là, c'est donné... (A Joseph, qui entre.) Qu'y a-t-il?

JOSEPH.

On vient d'apporter les billets de faire part.

MOULIN, les prenant et lisant.

Ah! très-bien... le mariage de mademoiselle de La Besnardiere avec... Ah! saperlotte! ça me fait penser à une chose assez délicate... Le comte ne me connaît jusqu'à présent que sous le nom de La Besnardière; or, sur le contrat, il faut s'expliquer clairement : Jean-Pierre Moulin, né à la Besnardière... En entendant cela tout à coup, mon gendre serait surpris, contrarié peut-être... tandis qu'en le prévenant dès aujourd'hui...

BRUCHON.

La chose ira toute seule.

MOULIN.

N'est-ce pas?.. je vais expédier les billets de faire part... comment les trouvez-vous? Ça fait bien, grave?.. Le comte de Varades.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE COMTE DE VARADES.

LE COMTE.

Qu'est-ce donc?

MOULIN.

Nous lisions la lettre de faire part... Tenez, monsieur le comte... (Il lui donne le billet.) « Avec monsieur le comte de Varades... »

LE COMTE.

Oui, je vois bien. (A part.) Hum! hum!

MOULIN.

Vous avez à causer avec Bruchon, monsieur le comte : j'aurai, de mon côté, quelque chose à vous dire dès que vous aurez fini. Je vous quitte pour expédier ces lettres... à toutes nos connaissances... à tout... Paris! (Il sort.)

JOSEPH, le suivant.

Monsieur veut-il que je lui dicte les noms?.. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

LE COMTE, BRUCHON, puis MOULIN. (Le comte demeure silencieux les yeux fixés sur la lettre.)

BRUCHON.

Vous avez à me parler, a dit M. de La Besnardière.

LE COMTE.

Oui... oui, cher monsieur Bruchon... je désire vous entretenir en confidence... vous, l'ami de la famille.. et, j'ose le croire, le mien.

BRUCHON.

Certainement. . j'écoute.

LE COMTE, lui prenant les mains.

Vous le savez, cher monsieur Bruchon, nous vivons dans un siècle d'égalité où chacun cherche à se mettre au-dessus de tout le monde... Les uns, sans changer leurs noms, augmentent leur fortune... les autres, ne pouvant augmenter leur fortune, allongent plus ou moins leurs noms.

BRUCHON.

Les premiers sont encore rares. . mais les seconds... innombrables... je les connais tous...

LE COMTE, posant les mains sur son bras.

Non, pas tous .. (Mouvement de Bruchon.) Eh! mon Dieu, je sais que c'est petit et ridicule, ce qu'ils font... ce que j'ai fait moi-même... Tenez, voici comment tout s'est passé... quand je suis arrivé de Varades...

BRUCHON.

Votre château...

LE COMTE.

Non... le village où je suis né... arrondissement d'Ancenis (Loire-Inférieure.)

BRUCHON.

Hein? vous ne vous appelez donc pas de Varades?

LE COMTE.

Eh! non.

BRUCHON, à part.

Allons, bon! encore un... (Haut.) Cependant il y a de vrais comtes de Varades... je le sais.

LE COMTE.

Je ne crois pas.

BRUCHON.

A moins qu'ils ne se cachent... mais alors, vous... vous êtes donc le comte de... de quoi?

LE COMTE.

Lecomte... tout court... d'un seul mot... Lecomte, nom propre.

BRUCHON.

Que m'apprenez-vous là!

LE COMTE.

Je signais d'abord Lecomte d'un trait, et, entre parenthèse, de Varades. .

BRUCHON.

Je connais ça.

LE COMTE.

Puis, je ne sais comment, ces malheureuses parenthèses ont disparu...

BRUCHON.

Je connais ça.

LE COMTE.

Puis, en passant sur mes cartes de visite, Lecomte s'est partagé en deux syllabes...

BRUCHON.

S'est écartelé?.. nous disons écartelé.

LE COMTE.

Oui.. le comte...

BRUCHON.

De... Varades... Oh! comme je connais ça!.. (Le regardant en face.) Et?..

LE COMTE.

Et voilà tout.

BRUCHON, se contenant.

Et vous venez me demander...

LE COMTE.

De vouloir bien m'épargner un aveu direct, en faisant connaître à M. de La Besnardière..

BRUCHON, se croisant les bras et se tournant vers lui.

Moi, Monsieur!.. moi qui suis victime d'une concurrence déloyale!..

LE COMTE.

Plaît-il?

BRUCHON.

Mais ces choses-là, Monsieur, c'est moi qui les fais... qui en ai la spécialité!.. et je croyais, le monopole!.. Et vous venez élever autel contre autel, usine contre usine!... Mais à quoi suis-je bon alors? si l'on se met à planter soi-même son arbre généalogique, que deviendront les... pépiniéristes qui se livrent à cette culture?... ne comptez pas sur moi, Monsieur, pour désabuser votre beau-père... (Avec dignité). Je fais des nobles, et je n'en défais pas!

LE COMTE.

Mais, Monsieur... (Vivement). Chut?

MOULIN, entrant

Les lettres sont parties! Je ne vous interromps pas?..

BRUCHON, ironiquement.

Nous avons fini.. à votre tour, maintenant!... (A part.) Voilà un mariage à tous les diables! (Haut.) Adieu, monsieur le Comte... (Enfonçant son chapeau.) Je suis volé! (Il sort.)

SCÈNE XIV.

LE COMTE, MOULIN.

MOULIN.

Bruchon, Bruchon, ah! bah! il est déjà loin.

LE COMTE, à part.

Allons, il faut me tirer de là moi-même.

MOULIN, haut.

Comment vais-je lui tourner ça? ce cher Comte.

LE COMTE, toussant.

Hem! hem! M de La Besnardière.

MOULIN, à part.

Aïe! (Haut.) Ah çà! pourquoi donc ce diable de Bruchon s'est-il sauvé si vite?

LE COMTE.

Je ne sais.

MOULIN, riant.

Quel drôle de corps que ce Bruchon!

LE COMTE.

Le fait est qu'il a là une industrie assez bizarre.

MOULIN.

Qu'est-ce que vous voulez?.. Il a vu le côté faible de certaines gens, et il l'a exploité... Oh! après ça, qui est-ce qui n'a pas ses petits ridicules, ses petits travers? Moi, je suis franc, j'en ai aussi, mais je suis très-coulant pour ces bêtises-là.

LE COMTE, à part.

Ah! m'aurait-il entendu tout à l'heure?

MOULIN.

Eh bien, il y a pourtant des gens qui feraient un tapage d'enfer pour une petite particule de plus ou de moins... Tenez, Bruchon vous a-t-il raconté l'histoire de l'apostrophe?

LE COMTE.

L'histoire de l'apostrophe?..

MOULIN.

Oh! une histoire terrible!.. Figurez-vous... (Cherchant son histoire.) Ça a même fait beaucoup de bruit! Figurez-vous... je connais un des principaux personnages de .. C'était un nommé Daprémont!.. un excellent homme, . très-distingué même! . il possédait une brillante fortune et... une fille charmante... qui avait été remarquée par un certain marquis de... de Luxeuil, je crois... tout était arrangé... conclu... les bans allaient être publiés, quand le marquis apprit par hasard... Ah! il faut vous dire que mon vieil ami signait habituellement D'Aprémont... D' apostrophe a Da... vous comprenez?

LE COMTE, troublé.

Oui...

MOULIN.

Quand le marquis apprit tout à coup, que l'apostrophe en question n'était qu'un objet de fantaisie.

LE COMTE.

Eh bien?

MOULIN.

Eh bien, il reprit sa parole et se retira... et... (Improvisant toujours.) Voyez les conséquences!.. la pauvre jeune fille se jeta à l'eau, et le malheureux père se brûla la cervelle.

LE COMTE.

Et le marquis?

MOULIN, embarrassé.

Le marquis?.. (Improvisant de plus belle.) Le marquis fut tué d'un coup d'épée par le frère de la jeune fille, qui, lui-même, mourut de chagrin.

LE COMTE.

Et tout cela pour une apostrophe!

MOULIN.

Tout cela pour une apostrophe! (Il s'arrête et l'examine.)

LE COMTE, à part.

Il m'a entendu! (Haut.) Eh bien, qu'est-ce que vous pensez de de ce marquis-là, vous!...

MOULIN.

Et vous?..

LE COMTE.

Je pense que c'était un petit esprit. En pareille circonstance un vrai gentilhomme n'a qu'une chose à dire : Vous n'êtes pas noble, je le suis, un seul titre suffit pour deux familles.

MOULIN.

C'est votre avis?

LE COMTE.

Assurément!...

MOULIN.

Allons... je vois que nous nous entendons!

LE COMTE.

Tout à fait.

MOULIN.

Et nous nous entendrons toujours.

LE COMTE.

Toujours comme ça.

MOULIN.

Il est charmant!

LE COMTE.

Il est d'une facilité!

MOULIN.

Il y a longtemps que nous aurions dû avoir cette explication-là... car au moins, elle est claire.

LE COMTE.

Elle est franche!

MOULIN.

Elle termine tout. Après ça, voyons? Quel mal y a-t-il à mettre ceci ou cela sur des cartes de visites?..

LE COMTE.

Je n'en vois pas : et ça fait bon effet pour nos domestiques.

MOULIN.

Ça flatte notre concierge... et il faut bien faire quelque chose pour ce pauvre petit monde-là!.. Ah! par exemple, dès qu'il s'agit d'un acte par-devant notaire.

LE COMTE.

Oh! diable! alors, il faut reprendre son nom... le vrai.

MOULIN.

Ah! dame! oui.

LE COMTE.

Il faut rétablir les parenthèses...

MOULIN.

C'est cela... ces diables de parenthèses... il faut les remettre à leur place.

LE COMTE, à part, en dessinant deux parenthèses.

(De Varade... Loire-Inférieure.)

MOULIN, de même.

(De La Besnardière... Ile-et-Vilaine) (A Lecomte.) Ce n'est pas plus difficile que cela.

LE COMTE.

Vous qui avez déjà conféré avec maître Préval, vous vous chargez, n'est-ce pas, de faire exécuter sur l'acte...

MOULIN.

Tous les changements, comptez sur moi. C'est entendu?

LE COMTE.

C'est convenu...

MOULIN.

Embrassez-moi, mon gendre!

JULIETTE, entrant.

Papa! papa! voici le général qui vient te chercher.

MOULIN.

Eh bien, tout est arrangé... (Bas.) il a été d'une générosité!.. Ah! voilà un vrai gentilhomme!.. ma fille, tu seras comtesse.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, puis MADAME MOULIN.

LE GÉNÉRAL, entrant.

Je crains d'avoir devancé, Monsieur, l'heure de notre rendez-vous.

MOULIN.

Mais non, mais non... (Présentant le comte.) Général, mon gendre... Eh bien! Joseph?..

JOSEPH, entrant.

Monsieur le maire attend monsieur de La Besnardière.

MOULIN, criant.

Moulin de La Besnardière! Moulin, saperlotte! Est-ce que je rougis de mon nom, du nom de Monsieur? Moulin, comme le général!

LE COMTE, à part, avec indifférence.

Tiens! il ne m'avait pas dit cela!..

MOULIN, bas, à Joseph.

La première fois que ça t'arrivera, je te chasse!

JOSEPH, à part, tout ébahi.

C'est donc encore changé? Allons, je vas travailler, Moulin... (Il sort en marmottant.) Moulin, Moulin, Moulin .. (Madame Moulin entre.)

MOULIN.

Partons, général Moulin!.. Venez, cher comte! (A Juliette.) Adieu, comtesse! (Il remonte avec le général et le comte.)

JULIETTE, seule.

Ah! c'est égal... je croyais que c'était meilleur que ça de se venger!

ACTE TROISIÈME.

Même salon, disposé pour une soirée. Les meubles sont découverts, les lustres et les candélabres allumés.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME MOULIN, LE NOTAIRE, JULIETTE, JOSEPH, puis PIERROT.

MADAME MOULIN, au notaire, dans un coin du salon.

Là, voilà votre petite table préparée, M. Préval... vous pouvez y déposer le contrat... et ici, pour vous, ce grand fauteuil, où vous serez à merveille.

LE NOTAIRE.

Je suis confus, Madame, de tant de soins.

MADAME MOULIN.

Ah! dame! la séance sera longue... nous avons invité huit cent cinquante personnes.

LE NOTAIRE, effrayé.

Qui toutes signeront?...

JULIETTE, assise sur le devant.

Hélas!... (Entre ses dents.) Ceux qui ne pourront pas... feront une croix...

MADAME MOULIN.

Tu dis?...

JULIETTE.

Je ne dis rien, maman.

MADAME MOULIN.

Le grand salon est déjà plein... (Allant à elle.) Et tout ce monde-là, ma fille, c'est pour toi, pour assister à ton mariage!

JULIETTE, à part, en boudant.

Oui, oui, il y a toujours foule, quand un accident arrive quelque part! (Pierrot entre de la gauche la figure rayonnante et un sorbet à la main.)

MADAME MOULIN, allant au-devant de lui.

Ah! monsieur de Sainte... (S'arrêtant.) Pardon, pardon, je ne l'ai pas dit... Eh bien?... que se passe-t-il dans le salon?...

PIERROT.

Tout le monde est placé pour le concert... on attend la Frezzolini... et, vous voyez. (Montrant sa glace.) On l'attend patiemment... ah! ah! c'est ici que nous signerons?... (A Juliette.) Mademoiselle, recevez toutes mes félicitations.

MADAME MOULIN, présentant le notaire.

Monsieur Préval, le notaire de la famille... (Riant.) si le cœur vous en dit?...

PIERROT.

Eh! eh!... ce n'est pas de refus... (Bas.) Madame de Sainte-

Adresse m'a présenté à son oncle... un noble Brésilien, extrêmement décoré... (Au notaire.) Il n'est pas impossible, Monsieur, que j'invoque prochainement le secours de votre ministère.

LE NOTAIRE.

A vos ordres, Monsieur...

MADAME MOULIN, s'oubliant.

Monsieur de Sainte..

PIERROT, vivement.

Bois-Charme de Castelrose de La Colombière... voici ma carte... (Il tire de sa poche une poignée de cartes très-larges et en donne au notaire.)

LE NOTAIRE.

Vous m'en donnez deux...

PIERROT.

Ça ne fait rien... gardez... gardez... (A part.) En voilà deux de placées... (Voyant le paquet resté dans sa main.) Qu'est-ce que je vais faire de celles-ci ?... Ah! dans la table de jeu. (Il ouvre le tiroir et les y jette.)

SCÈNE II.

Les mêmes, MOULIN.

MOULIN, entrant.

Ah! j'ai chaud! j'ai chaud!.. nous avons un monde!.. trois rangs de banquettes!.. toutes les robes sont fripées!.. c'est un massacre de volants!.. et tout le monde n'est pas arrivé.

MADAME MOULIN.

Je n'ai pas encore vu M. et Madame Mathieu.

MOULIN.

Mathieu de Bretonville.

MADAME MOULIN.

Oui, oui, M. et Madame Dupont non plus.

MOULIN.

Dupont de La Terraille. Dieu! que vous avez de peine à vous habituer... Eh bien, est-on prêt ici?.. (A Juliette.) Qu'est-ce que tu fais donc là?.. on te demande, on te réclame.

JULIETTE.

Pourquoi donc?..

MOULIN.

Pour recevoir toutes les félicitations.

JULIETTE, à part.

Encore!

MOULIN.

Bonsoir, Préval, bonsoir... notre contrat?..

LE NOTAIRE.

Le voici...

MOULIN.

Voyons vite!

MADAME MOULIN, à Joseph.

Eh bien?.. et l'écritoire, et les plumes?.. donnez donc vite... Monsieur Préval, celle-ci est pour la mariée... je l'ai fait faire en or émaillé.

MOULIN, bas.

Avec une couronne?

MADAME MOULIN.

Oui, oui.

MOULIN.

Bien... partout des couronnes! (Il parcourt le contrat.)

LE NOTAIRE, présentant la plume à Juliette.

Ah! Mademoiselle, voici une plume qu'il faudra conserver précieusement, comme un souvenir du plus beau jour de votre vie.

JULIETTE, à part, en regardant le notaire.

Lui aussi!.. un homme qui avait l'air si bon!

MOULIN, parcourant le contrat.

« Jean-Pierre Moulin, né à La Besnardière... » A merveille... Et plus haut... « Le comte de Varades. » Parfait.

LE NOTAIRE.

J'ai laissé les noms de baptême en blanc.

MOULIN.

Il vous les donnera... Il doit s'appeler Tancrède... ou Enguerrand.

MADAME MOULIN, vivement.

Entends-tu?.. encore des voitures qui entrent dans la cour!..

MOULIN.

Laisse entrer... il faut que nos salons regorgent... qu'il y ait des monceaux de paletots et de laquais dans l'antichambre!.. Ah! j'ai chaud!.. j'ai chaud.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur et madame Mathieu.. de Bretonville.

MADAME MOULIN, allant au-devant d'eux.

Quoi! si tard!.. Venez, chère Madame, je vais vous trouver une bonne place. (Elle sort avec eux.)

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur et madame Dupont.. de La Terraille.

MOULIN, allant prendre le bras de la dame, qu'il conduit vers la gauche.

Quoi! si tard.., mais vous arrivez encore à temps pour le concert... nous avons les Italiens .. Mario va chanter le *Miserere*. (Il sort avec eux.)

JULIETTE, à part, en soupirant.

Il a bien raison, M. Mario.

PIERROT, prenant une carte attachée à la glace du salon.

Qu'est-ce que c'est?.. « Morel, bijoutier, joaillier... » Allons donc!.. (Il la jette et la remplace par une de ses cartes.) Celle-ci sera plus en vue... Où en mettre encore? . Ah! sur la console du grand salon... je suis capable d'en fourrer dans toutes les poches!.. (Il sort.)

SCÈNE III.

JULIETTE, LE NOTAIRE, puis LE COMTE.

LE NOTAIRE.

Recevez, Mademoiselle, toutes mes félicitations.

JULIETTE, à part.

Ah! c'est trop fort!

LE NOTAIRE.

Plait-il?..

JULIETTE.

Merci, monsieur Préval.. (Lui tendant la main.) Après tout, vous avez de bonnes intentions .. je ne vous en veux pas.

LE NOTAIRE, très-étonné.

Comment?

JULIETTE, à part, d'un air profond.

Ces pauvres notaires!.. ils ne savent pas tout le mal qu'ils font...

LE NOTAIRE, à part.

La mariée me paraît manquer de gaieté... (Il va à la petite table et dispose ses papiers.)

LE COMTE, entrant.

Ah! Mademoiselle, vous étiez seule!..

JULIETTE.

Non, Monsieur, non, j'étais avec M. Préval...

LE COMTE.

Ah!.. je vais m'assurer enfin que les noms.... (La regardant.) Mais si elle reste là, impossible!..

JOSEPH, annonçant.

Monsieur le général Moulin...

SCÈNE IV.

Les mêmes, LE GÉNÉRAL, et RAIMOND.

LE COMTE, bas et rapidement pendant qu'on se salue.

Monsieur, si vous voulez bien passer un moment dans le cabinet de mon beau-père... je désire m'entendre avec vous.

LE NOTAIRE.

Très-volontiers, Monsieur, je vous suis...

JULIETTE, au général.

Ah! général!...

JOSEPH, annonçant.

Monsieur Raimond.

JULIETTE, à part.

Ah! mon Dieu!

LE GÉNÉRAL.

Mademoiselle?

JULIETTE.

Je vais vous annoncer à maman. (A part.) Lui! lui ici! que vient-il faire?.. (Elle sort les yeux fixés sur lui, pendant que le comte entraîne le notaire à droite.)

SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL, RAIMOND.

LE GÉNÉRAL.

Tiens!... Qu'est-ce qu'elle a donc, la petite? Avez-vous remarqué?

RAIMOND, ne se contenant plus.

Ah! général, pourquoi m'avoir forcé de venir?... Tenez, laissez-moi m'en aller.

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi donc?

RAIMOND.

Parce que je ne veux pas voir une seconde fois cet homme qui vient de sortir... et que j'ai deviné.

LE GÉNÉRAL.

Qui ça, le notaire?

RAIMOND.

Parce que je ne veux pas assister à la signature de ce contrat!... Parce que je le déchirerais!... comme j'ai déchiré, sans le lire, leur billet de faire part.

LE GÉNÉRAL.

Ah! bon Dieu! est-ce que...

RAIMOND.

Eh bien!... oui!... oui!... Adieu, général, laissez-moi m'en aller.

LE GÉNÉRAL, le retenant.

Et c'est aujourd'hui, au dernier moment, que vous venez me dire cela tout à coup!.. Quel homme!.. Il cache son nom, il cache son amour. il ne dit pas ce qu'il est, il ne dit pas ce qu'il veut!.. Il trompe tout le monde!... Jusqu'à moi... (S'asseyant avec humeur.) Ah! c'est joli!

RAIMOND, s'approchant confus.

Général...

LE GÉNÉRAL.

Mais pourquoi, malheureux, ne m'avoir pas confié votre secret?...

RAIMOND.

A quoi bon? Est-ce qu'un mariage était possible entre elle et moi?

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi donc pas? Puisqu'elle grillait d'envie d'être comtesse, cette petite, vous pouviez mettre aussi une couronne de comte sur ses mouchoirs de dentelles.

RAIMOND, en hésitant.

Oui, mais... les dentelles?

LE GÉNÉRAL.

Je les aurais mises, moi... J'aurais fourni un kilomètre de dentelles s'il l'avait fallu... Est ce que je n'étais pas là, voyons?

RAIMOND.

Moi, général, accepter de vous...

LE GÉNÉRAL, se redressant.

Plait-il?... J'ai donc manqué de dignité, moi, quand j'avais votre âge.

RAIMOND.

Oh! général!...

LE GÉNÉRAL.

Ne savez-vous donc pas que j'étais un pauvre petit diable sans souliers, quand je me suis engagé dans le régiment de votre oncle, le marquis de Rennepont, alors colonel du 50e de ligne?... Il me prit en amitié, me poussa en avant... non, me tira en avant... car il n'y avait qu'à le suivre pour arriver... et quand il glissait un peu de sa solde de colonel dans la poche du sous-lieutenant, est-ce que vous croyez que je faisais le fier comme vous?... Tout ce que je suis, tout ce que j'ai aujourd'hui, mes épaulettes, mes titres, ma plaque de grand officier, je dois tout au marquis de Rennepont... et il faut payer ce qu'on doit... Je trouvais enfin une occasion, une seule de m'acquitter, et ce malheureux-là me la fait perdre!... Que le diable vous emporte, allez!...

RAIMOND.

Mais, général, vous ne pouviez pas...

LE GÉNÉRAL.

Comment! je ne pouvais pas?... Je suis garçon, seul au monde, et quatre fois trop riche...

RAIMOND, attendri.

Vous êtes bon, général, bon comme un père!... Mais pourquoi parler de tout cela?... il n'est plus temps.

LE GÉNÉRAL, se levant.

Je le crois bien, qu'il n'est plus temps!... Quand on va signer le contrat...

RAIMOND.

Vous voyez bien que je ne puis rester ici!... Laissez-moi partir!... (Avec émotion.) Adieu, mon ami, mon second père.

LE GÉNÉRAL, vivement.

Chut!...

MOULIN, entrant.

Comment!... vous étiez là, général? Entrez donc, Messieurs, entrez donc... ma femme va vous offrir une tasse de thé.

LE GÉNÉRAL, à Raimond.

Allons... nous n'avons plus qu'une ressource... Allons prendre du thé... et mettons-y beaucoup de rhum.

MOULIN, les conduisant.

Tâchez de vous faufiler... (S'adressant aux personnes réunies dans le salon.) Le général Moulin!... Une petite place pour le général Moulin! (Il le suit.)

JULIETTE, paraissant à une porte.

Qu'est-ce que je viens d'entendre?.. qui est-ce qui aurait jamais pu se douter de ça? Il ne m'avait pas oubliée!... Il m'aimait toujours. Et il s'en va... et il n'écrit pas!... mais c'est que le général a bien raison!... Il n'est plus temps!... c'est fini!... Je serai comtesse de Varades!...

MOULIN, entrant et surprenant ces derniers mots, riant.

Eh bien, oui!... tu le seras!... c'est convenu!.. et tu n'as pas besoin de te cacher pour dire ça; tu peux le dire tout haut, à tout le monde! Ils sont là six cent quatre-vingts qui ne sont ici que pour ça! Va donc, va!.. (Il la fait sortir; revenant.) C'est vrai qu'ils sont six cent quatre-vingts là-dedans. (Il se retourne, et voyant Bruchon.) Six cent quatre-vingt-un!... Arrivez donc, Bruchon.

SCÈNE VI.

MOULIN, BRUCHON.

Ma foi, j'ai failli ne pas venir... quand j'ai reçu votre lettre de faire part, j'ai cru d'abord à une erreur...

MOULIN.

Par exemple!

BRUCHON.

Je venais m'en assurer... je trouve la porte cochère illuminée, des voitures, des laquais, des fleurs, des paletots... tous les symptômes d'une soirée... le mariage a donc décidément des suites?..

MOULIN.

Comment, s'il en a?...

BRUCHON.

Je veux dire: il n'y a pas eu d'obstacle?...

MOULIN.

Non... c'est-à-dire, si... il y en avait un petit, mais il est levé.

BRUCHON, à part.

Comment diable l'arrondissement d'Ancenis a-t-il arrangé ça?..

SCÈNE VII.

Les mêmes, LE COMTE.

LE COMTE, très-bouleversé.

Ah! vous voilà, Monsieur!...

MOULIN.

Oui, qu'est-ce qui arrive?...

LE COMTE.

Vous n'avez donc pas parlé au notaire?...

MOULIN.

Si fait, si fait.

LE COMTE.

Il ne vous a donc pas compris, alors?

MOULIN.

Soyez tranquille, j'ai vérifié, c'est exact.

LE COMTE.

Mais, les noms?...

MOULIN.

Les noms de baptême?.. il les mettra... Tancrède ou Enguerrand, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Mais il a mis le *comte!*

MOULIN.

Le comte de Varades, en toutes lettres... Il n'en manque pas une... Allez faire votre cour, allez.

LE COMTE

Mais puisque c'est Varades, village...

MOULIN, le regardant.

Village?

LE COMTE.

Vous savez bien que je m'appelle Lecomte... comme on s'appelle Legrand, Leblanc, Ledoux..

BRUCHON.

Sans être ni grand, ni blanc, ni doux.

MOULIN.

Vous vous appelez Lecomte..

BRUCHON.

Sans être comte... voilà.

MOULIN, étourdi.

Voyons, qu'est-ce qu'il dit!.. car tout cela m'embrouille... Ah! j'ai chaud! j'ai chaud!..

BRUCHON.

C'est pourtant bien clair... Lecomte, nom propre... de Varades, entre parenthèses...

MOULIN, furieux.

Entre parenthèses!

LE COMTE.

Mais puisque c'était convenu...

MOULIN.

Que ce serait entre parenthèses?..

LE COMTE.

Ne m'aviez-vous pas dit que vous étiez très-indulgent pour les vanités humaines?

MOULIN, éclatant.

Pour les miennes!.. oui, je suis très-coulant... mais pour celles des autres, jamais de la vie!.. tout est fini entre nous, Monsieur...

LE COMTE.

Mais...

MOULIN.

Tout est rompu, brisé!.. Entre parenthèses!

BRUCHON, triomphant, à Lecomte.

Ah! voilà ce que c'est que de fabriquer ces choses-là soi-même, sans consulter un homme de l'art!..

LE COMTE.

Au diable!.. (Il marche à grand pas.)

BRUCHON, à Moul

Moi, du moins, quand je fournis des noms, je les garantis!

MOULIN.

Laissez-moi tranquille! (Il marche et se croise avec Lecomte.)

BRUCHON, à part.

Ah! je suis content!.. Je vais prendre une glacé.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE, tenant deux tasses de thé. A Bruchon.

Monsieur, une tasse de thé... (Il refuse.) Monsieur Lecomte.

LECOMTE, très-troublé.

Mille grâces, Mademoiselle!.. Je... j'aurais plutôt besoin d'un verre d'eau.

JULIETTE, appelant.

Joseph!...

BRUCHON.

Non, laissez... je vais conduire!.. monsieur Lecomte... Venez monsieur Lecomte (En sortant avec lui.) Malheureux!.. si vous vous étiez fourni chez moi, vous ne seriez pas aujourd'hui... (Il continue à lui parler en le suivant.)

SCÈNE IX.

MOULIN, JULIETTE.

JULIETTE, ses deux tasses à la main

Eh bien!.. et toi, papa?..

MOULIN.

Du thé à present!.. merci!.. merci!.. (Elle va poser ses deux tasses sur un meuble, et en se retournant, voit son père très-agité sur un fauteuil.)

JULIETTE.

Ah! mon Dieu! papa! qu'as-tu donc? qu'as-tu?

MOULIN.

J'ai chaud! j'ai chaud!...

JULIETTE, respirant.

Ah! que tu m'as fait peur! faut-il ouvrir?...

MOULIN, délirant.

Non!... il faut tout fermer... les portes, les fenêtres, les volets!.. il faut éteindre les lumieres, nous plonger dans l'obscurité la plus profonde!...

JULIETTE

Oh! ciel!... tu m'effraies!

MOULIN.

Car nous sommes perdus, déshonorés, ma fille!...

JULIETTE.

Que dis-tu?...

MOULIN, se reprenant.

Moi?... rien... je ne dis rien!... (A part.) Oh! pauvre enfant... lui apprendre qu'elle n'épouse plus le comte... c'est la tuer!...

JULIETTE.

Parle!... je t'en prie! .. tu me fais mourir!...

MOULIN, s'oubliant, et comme à lui-même.

Dans quel temps vivons-nous, juste ciel!... au lieu de s'appeler tranquillement comme son père, aller s'affubler de titres... de confection!... où allons-nous?... où sont les principes d'egalite, je le demande, où sont-ils?...

JULIETTE, naïvement.

Je n'en sais rien, moi, papa.

MOULIN.

Ah! tu es là... je n'y songeais plus... Enfin, que veux-tu, nous avons été trompés.

JULIETTE.

Quoi! le comte...

MOULIN.

N'est pas plus comte que Joseph... c'est un faux gentilhomme... un plat roturier!... tu ne seras pas comtesse, ma pauvre enfant! Bref, j'ai rompu!

JULIETTE.

Ah! quel bonheur!

MOULIN.

Hein?

JULIETTE.

C'est vrai?... tu ne me trompes pas?...

MOULIN.

Eh! non! le mariage est bien rompu.

JULIETTE, avec explosion.

Ah! si tu savais comme il m'ennuyait ce mariage-là!... j'avais l'air d'être contente... j'étais bien malheureuse, va! je pleurais toutes les nuits, je t'en voulais, j'en voulais à maman, au notaire, à tous ceux qui se mêlaient de me marier avec ce Monsieur... mais c'est bien fini... n'est-ce pas?... on n'y reviendra plus, sous aucun prétexte?... Embrasse-moi, mon petit papa?...

MOULIN.

Pauvre petite! c'est une consolation, au moins, qu'elle n'ait pas aimé... ce village... mais réfléchis donc, malheureuse fille!... le contrat fait, tout prêt pour être signé!...

JULIETTE.

C'est vrai!...

MOULIN.

Les témoins de notre humiliation, là, réunis par moi! six cent quatre-vingts témoins, six cent quatre-vingt-un en comptant Bruchon, ma fille!... nos meilleurs amis, qui vont être enchantés!... quelle honte pour toi, pour moi, pour toute la famille!...

JULIETTE, vivement.

Non!.. je peux tout sauver!

MOULIN.

Toi?..

JULIETTE.

Oh! maintenant, je puis parler. Tu veux que je sois comtesse... tu y tiens... ça te fait plaisir?.. dis?..

MOULIN.

Mais puisque c'est entre parenthèses!

JULIETTE.

Lui!.. tant mieux!.. ne parlons plus de celui-là... mais j'en ai un... un comte... un vrai... qui m'aime.

MOULIN, haletant.

Un comte?..

JULIETTE.

Oui!

MOULIN.

Un vrai?

JULIETTE.

Oui!

MOULIN.

Et qui t'aime, dis-tu?

JULIETTE.

Dit-il...

MOULIN, étouffant.

Passe-moi une tasse de thé, ma fille!..

JULIETTE, courant.

Oui, papa!..

MOULIN, après avoir avalé le thé d'un trait.

Va!.. continue!..

JULIETTE.

Je n'ose plus...

MOULIN.

Tu n'es donc pas sûre...

JULIETTE.

Oh! si! j'en réponds, de celui-là!.. mais... c'est qu'il est pauvre!..

MOULIN.

Eh! qu'est-ce que ça me fait!.. je doublerai ta dot... je la triplerai... pourvu que tu sois toujours comtesse de... Ah! diable!.. il ne s'appelle peut-être pas de Varades?

JULIETTE.

Ah! tu en demandes trop, aussi! tu es trop exigeant, papa!.. Tout ce que je sais, c'est qu'il est noble, qu'il a le titre de comte, qu'il est le neveu de la marquise de Rennepont, et qu'il cachait tout cela.

MOULIN, vivement.

Il cachait son nom, son titre?.. mais il est donc d'un autre siècle?

JULIETTE.

Par exemple!

MOULIN.

Quel âge a-t-il?

JULIETTE.

Vingt-cinq ans.

MOULIN.

Alors, il est en retard... Enfin... n'importe... voyons... achève!..

JULIETTE, sautant sur ses genoux.

C'était donc l'été dernier... (Se relevant tout à coup.) On vient!..

SCÈNE X.

Les mêmes, BRUCHON.

BRUCHON.

Lecomte en est à son quatrième verre d'eau... Ah! vous êtes là... savez-vous ce qui se passe?.. Le valet de chambre du général Moulin est venu le demander, et lui a remis une lettre du ministère, dont j'ai reconnu le cachet... En la lisant, le général a paru très-contrarié...

MOULIN, à part.

Ah! bon Dieu! est-ce qu'on saurait déjà au ministère...

BRUCHON.

Le voici!..

SCÈNE XI.

Les mêmes, LE GÉNÉRAL, et RAIMOND

LE GÉNÉRAL.

Je vous cherchais, Monsieur.

JULIETTE.

Raimond!..

LE GÉNÉRAL.

Vous me voyez désolé... je ne pourrai pas être le témoin de Mademoiselle.

MOULIN, à part.

Nous y voilà!..

LE GÉNÉRAL.

Lisez, je vous prie, cette lettre du ministre...

MOULIN, lisant.

Quoi!.. l'ordre de partir dès demain pour votre mission!

LE GÉNÉRAL.

Demain, vous le voyez.. je n'ai que le temps de vous faire mes adieux... ainsi que mon jeune ami.

JULIETTE.

Ah! Monsieur...

RAIMOND.

Je pars aussi, Mademoiselle...

MOULIN, lisant.

« J'approuve, général, le choix que vous avez fait, pour secrétaire, de monsieur le comte de Varades. »

JULIETTE, jetant un cri.

Ah!..

MOULIN, riant convulsivement.

Ah! on vous le donnait pour secrétaire... Bon... bien... jusqu'au ministre qui y est pris!.. Vous êtes volé comme nous, général!.. c'est Lecomte, d'un seul mot!.. Varades... village!. Loire-Inférieure!..

RAIMOND.

Monsieur!..

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce qu'il dit?..

MOULIN, à Raimond.

Je ne parle pas de vous... vous n'êtes ni comte, ni Varades...

LE GÉNÉRAL.

Mais si, parbleu!.. le comte Raimond de Varades!

JULIETTE, bas.

C'est lui, papa!..

MOULIN, vivement.

Dont tu me parlais?..

JULIETTE.

Oui!..

MOULIN.

Qui t'aime?..

RAIMOND.

Oh! oui, Monsieur!..

MOULIN, se jetant à son cou.

Ah! vous êtes le mari qu'il lui faut!.. Le contrat est fait pour... non, c'est-à-dire... vous êtes fait pour le contrat!.. Monsieur le comte, voulez-vous être mon gendre?..

RAIMOND.

Ah! Monsieur!.. ah! Mademoiselle!.. quelle joie et quelle surprise!..

MOULIN.

Oui, pour moi!.. Ah! j'ai chaud!.. j'ai chaud!.. (A Juliette.) L'autre tasse!..

JULIETTE.

Oui, papa... (Il l'avale d'un trait.)

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce que tout cela signifie? (A Bruchon.) Et le premier?

BRUCHON, bas.

Sa noblesse a fait faillite. (A part en regardant Raimond.) En voilà donc un vrai, qui ne sort pas de chez moi.

RAIMOND, revenant à lui-même.

Mais non, c'est impossible... J'avais tout oublié... Je suis pauvre, Monsieur...

MOULIN.

Ça été dit, c'est convenu.

LE GÉNÉRAL, pressant les mains de Reymond.

Non, Monsieur, non, il n'est pas pauvre... Car il ne veut pas me forcer d'être ingrat.

JULIETTE.

Papa!.. le concert est fini!.. on vient!..

MOULIN.

Laisse venir... (Avec regret.) Malheureusement nous ne sommes que six cent quatre-vingt!.. six cent quatre-vingt-un en comptant Bruchon .. Monsieur Lecomte, permettez-moi de leur présenter mon gendre.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, TOUTE LA SOCIÉTÉ. Pendant que les invités entrent à gauche, Madame Moulin paraît à droite, amenant Lecomte de force.

MOULIN, d'un côté, tenant Raimond.

Mes amis, je vous présente mon...

MADAME MOULIN, de l'autre côté.

Messieurs, je vous présente monsieur le comte de...

MOULIN.

Oh! (Faisant signe de loin.) Non, chut! non.

JULIETTE, bas, tirant la robe de sa mère.

Maman, maman.... ce n'est plus celui-là.... c'est changé.... c'est un autre...

MADAME MOULIN, ébahie.

Hein?

MOULIN, achevant.

Mon gendre, M. le comte de Varades, secrétaire de M. le général Moulin.

LECOMTE, à part.

C'était lui! (Il s'éclipse.)

MADAME MOULIN.

Mais comment ne m'a-t-on pas prévenue?

JULIETTE.

Tais toi..., je te le présenterai, moi! (On entend des pas précipités, et Pierrot entre du fond, pâle et tout ébouriffé.)

SCÈNE XIII.

Les mêmes, PIERROT.

PIERROT, tombant dans un fauteuil.

Ah!...

TOUS.

Ah! mon Dieu!...

MADAME MOULIN.

Monsieur de Sainte-Menehould!...

TOUS.

Qu'est-ce qu'il a?...

JULIETTE, montrant un journal que tient Pierrot.

Il a *la Patrie!*

MOULIN.

La Patrie!

PIERROT.

Oui, pardon, Messieurs... Mesdames, je suis confus... mais on n'est pas maître de ses émotions... (Avec rage.) Oui! *la Patrie!... qui annonce qu'on va réprimer l'usurpation des noms et titres nobiliaires!...* (A ces mots Bruchon, que personne ne voit, tombe aussi sur un fauteuil.)

MOULIN.

Voyons!...

BRUCHON, se relevant, à part.

Qu'est-ce que je vais faire de mon fonds de noblesse?...

MOULIN, tenant le journal.

C'est bien fait!... c'est très-bien fait!... j'approuve l'idée!... Je ne veux plus m'appeler que Moulin, Moulin, comme le général... Monsieur Bruchon, vous voudrez bien faire gratter tout ce qu'on a fourré sur les panneaux de mon carrosse; plus de casque; plus de grille, plus de petit Moulin! Je mettrai tout bonnement sur mes voitures... les armes de mon gendre!

FIN.



MATELOT ET FANTASSIN

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

M. EUGÈNE HUGOT

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-DÉJAZET, LE 14 SEPTEMBRE 1860.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

MOGADOR, matelot libéré du service.....	MM. A. PAGE.
CÉSAR, caporal sapeur................	HALOLEIN.
PIERRE, voltigeur....................	BOSQUETTE.
UN MATELOT.........................	M. ÉMILE.
MARIE................................	Mlle LEBRETON.

NOTA. — La mise en scene et les indications sont prises de la gauche du spectateur. — Pour la musique, s'adresser au chef d'orchestre du théâtre.

Le théâtre représente une salle d'auberge : au fond, une large ouverture donnant sur la campagne; a gauche, une porte conduisant dans une autre salle; à droite, une porte conduisant à la cave; au premier plan, à gauche, une table et des tabourets.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE et LES MATELOTS, qui sont à table et boivent; puis MOGADOR.

CHŒUR.

Air des *Diamants de la couronne.*

Buvons, amis! buvons toujours
A nos succès, à nos amours;
Boire à pleins verres, à pleins brocs,
C'est le refrain des matelots...

UN MATELOT, frappant sur la table. A boire! à boire!

MARIE, entrant de droite, avec deux bouteilles à la main. Voilà! voilà! (Elle pose les bouteilles sur la table.) Ah çà! comment se fait-il que M. Mogador ne soit pas encore venu aujourd'hui?

PREMIER MATELOT. Comment, petite, vous ne savez donc pas la chose? Il passe au conseil de révision...

MARIE. Lui, qui a une dizaine d'années de service?...

PREMIER MATELOT. Dans la marine, oui; mais comme il a fini son temps, il a eu l'idée de se vendre pour servir dans la ligne... C'est le père César, caporal sapeur du 29e, qui lui a trouvé l'homme. Une excellente affaire, tron de l'air!

MOGADOR, entrant du fond à droite. Gare, que je passe! Élargissez les portes!

TOUS LES MATELOTS, se levant. Tiens, le voilà!

MOGADOR *. Oui, le voilà! Bonjour, mes enfants! Je vous invite tous à déjeuner, vous savez, à propos... (Il embrasse Marie.) Bonjour, ma petite Marie!

MARIE. Eh bien?

MOGADOR. Vous ne savez donc pas, vous n'avez donc pas lu le journal?... Je suis riche, je vais nager dans l'opulence, j'ai deux mille cinq cents francs à toucher... On donne deux mille cinq cents balles de mon individu... Ma parole d'honneur! je ne croyais pas valoir autant...

MARIE. C'est donc vrai?

MOGADOR. A preuve que je sors du conseil.

MARIE. Et on vous a trouvé bon?

MOGADOR. Excellent!... Mais ça saute aux yeux : il aurait fallu que ces messieurs fussent myopes comme les Quinze-Vingts réunis... Mais regardez-moi donc, est-ce qu'on leur en

* Matelot, Mogador, Marie.

offre tous les jours comme ça des troupacours?... N'y a qu'à voir seulement celui que je remplace, une asperge montée, un tuyau de poêle, une girafe en miniature... Oui, mais tout ça, c'est pas ça... Il s'agit de nous faire préparer, presto et subito, un petit fricot chicandardin... parce que, dans trois heures, bonsoir la compagnie, je file!

LES MATELOTS, l'entourant. Tu quittes Toulon?

MARIE. On vous envoie au dépôt?

MOGADOR. Allons donc, ce sont les conscrits, les petits jeunes gens qu'on immisce au dépôt... On avait bien nourri la pensée de m'y colloquer aussi... «Mais, mes supérieurs, que je leur ai dit comme ça, si c'est pour l'exercice, voilà quelque chose comme dix ans que j'en fais matin et soir, et même entre mes repas; si c'est pour m'habituer au bruit de la fusillade, j'en ai ouï de toutes les couleurs, à Buenos-Ayres, à Tanger, à Mogador, même qu'on m'en a donné le nom de Mogador, eu égard à ce que je n'y ai pas boudé, et vous voudriez me faire rester ici à roucouler des romances quand le régiment va faire campagne?... Si ça vous était égal, je préférerais de beaucoup aller voir la couleur du ciel du pays où vous allez... » Alors ca les a fait rire, et le colonel, un gros rond, bon enfant, a dit au major, un autre gros rond : «Flanquez-moi ce gaillard-là au 1er bataillon! » Or, le 1er bataillon s'embarque à midi. (Les matelots sortent par le fond, à droite et à gauche.)

MARIE. Mais, dites donc, si le régiment s'embarque, et M. César...

MOGADOR. Eh bien, on l'embarque aussi, lui et ses sapeurs...

MARIE. Vrai?

MOGADOR. Est-ce qu'un régiment s'embarque jamais sans biscuits et sans sapeurs?... Jamais, au grand jamais!

MARIE, sautant de joie. Quel bonheur!

MOGADOR. Ah çà! pourriez-vous me dire pourquoi...

MARIE. C'est bien naturel... Imaginez-vous que mon père veut absolument qu'il soit mon mari.

MOGADOR. Votre père?... On lui parlera à votre père... Mais où est-il, on ne le voit pas?

MARIE. Il ne rentrera que fort tard; il est allé à Toulon pour tâcher de faire exempter un de mes cousins qui est tombé au sort... C'est égal, si vous pouviez le voir avant de partir...

MOGADOR. Soyez donc tranquille, on arrangera ça... D'après ce, savez-vous, ma poulette, que César ne me fait pas l'effet d'être parfaitement dans vos petits papiers?

MARIE. Dame! c'est qu'il est si... Certainement je ne tiens pas à ce que mon mari soit beau, beau, beau; mais c'est que celui-là est laid, laid, laid!.. Avec ça qu'il est méchant; il dit toujours qu'il veut couper tout le monde en deux.

MOGADOR. Oui, mais il ne coupe personne; à preuve, moi, qui me suis aligné deux fois avec lui... et petit bonhomme vit encore... Dans le fond, c'est un excellent homme; seulement, je partage votre manière de voir : pour un sapeur, il est très-bien; mais pour un mari, on en voit de mieux, ne serait-ce qu'un certain petit fantassin, qui...

MARIE, vivement. Oh! taisez-vous, monsieur Mogador; je ne sais pas ce que vous voulez me dire...

MOGADOR. Stop!... Du moment que mon dialogue ne vous va plus, je largue mes voiles, et ni vu ni connu... D'autant plus que voilà César, qu'il est inutile d'incorporer à notre conversation... Mais, comme il est changé!...

SCENE II.

LES MÊMES, CÉSAR, entrant par le fond à droite.

MOGADOR, s'avançant vers lui. Qu'est-ce que tu as donc, ma vieille? Conte-nous ca.

CÉSAR *. Ce que j'ai, ce que j'ai... (A Marie.) Mais avant tout, mam'selle Marie, permettez-moi de m'enquérir de votre précieuse santé.

MARIE. Ça va bien; et vous?

CÉSAR. Moi, mam'selle, ça ne va plus du tout... Imaginez-vous que le colonel, à qui je suis allé faire part de notre projet de conjungo, veut que j'embarque aujourd'hui même...

MARIE, joyeuse, et à part. Est-il possible!

CÉSAR. Certainement, je me mets bien à la place du colonel; il s'est dit: «Le caporal César est très-bien; c'est ma tête de colonne, et je ne veux pas arriver sans ma tête...» C'est une question d'amour-propre de sa part qui, dans un autre moment, aurait pu me flatter... Mais, pour le quart d'heure, je me dois tout entier à mon amour, et, quoi qu'il m'en coûte...

MARIE, avec inquiétude. Eh bien?

CÉSAR. Comment, vous ne devinez pas? Mais il n'y a rien d'aussi facile : je suis malade, c'est-à-dire je fais le malade, j'entre à l'hôpital, j'obtiens un congé de réforme, et alors, libre comme une cantinière en retraite, j'allume le flambeau de l'hyménée...

MARIE, à part. Ah! mon Dieu!

MOGADOR, bas à Marie *. Rassurez-vous, rien n'est encore désespéré. (Haut, à César.) Et tu te figures que nous souffrirons ça?...

CÉSAR. Et pourquoi ne le souffririez-vous pas?

MOGADOR. Tu veux donc que l'on dise : «Voyez-vous ce vieux César, ce mangeur d'hommes; on va se taper, et il profite de ca pour aller se mettre dans du coton et se faire des papillotes à la barbe... »

CÉSAR. Tonnerre! si quelqu'un disait ça!..

MOGADOR. Eh! parbleu! ce n'est pas moi, ce n'est pas mam'selle Marie non plus... (A Marie.) N'est-ce pas, mam'selle Marie?... Nous savons bien que tu es brave... Mais quelle belle occasion tu vas laisser échapper!... Et cette petite croix que nous n'avons pas?...

CÉSAR, un peu ébranlé. Oui, il n'y a pas de doute, la croix; si j'étais sûr...

MOGADOR. Aussi sûr que le raisin de l'année dernière... Sans compter les trente-cinq mille petits agréments que nous allons nous procurer là-bas... Ainsi, c'est convenu?

CÉSAR. Oui, mais mon hyménée?

MOGADOR. Eh bien, ton hyménée, il se fera à ton retour; n'est-ce pas, mam'selle Marie?

MARIE. Certainement.

CÉSAR. Oui, mais quand?

MOGADOR. Je ne suis pas Mathieu Lansberg, je ne puis pas te fixer l'époque précise. (Il remonte et va à la table.)

CÉSAR, à Marie. C'est égal, quand je pense que peut-être, pendant mon absence... Ah! fichtre de fichtre! cette idée me fait bouillir...

MOGADOR, lui versant à boire. Rafraîchis-toi.

MARIE, pendant cette scène, est allée plusieurs fois regarder au fond, comme pour voir venir quelqu'un. A part. Il ne vient pas; lui serait-il arrivé quelque chose?... (Elle s'éloigne de nouveau.)

MOGADOR, trinquant avec César. Allons, allons, c'est convenu, tu nous guideras dans le sentier de la gloire; d'abord, je n'ai consenti à remplacer dans ton corps que pour me trouver avec toi.

CÉSAR. Bien vrai?

MOGADOR. Parole d'honneur!

CÉSAR. Ne me dis donc pas de ces choses-là, ça me remue trop... Ah! c'est que, vois-tu, depuis que je suis amoureux, j'ai les fibres d'une sensibilité...

MOGADOR, lui versant à boire. Allons, calme-toi... A propos, et les petits jaunets que tu t'étais chargé de me rapporter?

CÉSAR. Après la signature de l'acte, c'est convenu... (Tirant l'acte de remplacement de sa poche.) Ça me fait penser que le major me l'a remis pour y faire superposer vos paragraphes respectifs.

MOGADOR, voulant le prendre. Donne donc, alors.

CÉSAR, se levant. Non, non! il manque encore la signature, ainsi que les nom et prénoms de celui que tu remplaces... Rassure-toi, je cours à la caserne faire remplir toutes ces *lagunes*, et incontinent je te rapporte les jaunets en question... Mais, dis-moi donc, qu'est-ce que tu vas faire de tout cet argent-là?...

MOGADOR. Je le laverai le plus agréablement possible; je ferai des largesses à la beauté.

CÉSAR. Tu n'as donc plus de famille?

MOGADOR, se levant vivement. De famille?... Qu'est-ce que ça te fait?

CÉSAR. Qu'est-ce qu'il lui prend?

MOGADOR, très-brusquement. Ma famille... Je sais bien ce que j'ai à faire... Tiens, César, ne parle jamais de ma famille, ça me fait mal.

CÉSAR. C'est bon, c'est bon, je rengaine... Ce que je t'en disais, tu comprends, c'était pas pour te révolutionner... Mais du moment que, vu que... sufficit, n'en parlons plus... j'ai eu tort, voilà tout.

MOGADOR, se remettant. Non, non, c'est moi qui suis un niais, un imbécile... Je vais brusquer mon pauvre César!... A ta santé, mon vieux!

MARIE, joyeuse, redescendant en scène. Enfin le voici!...

CÉSAR, posant son verre sur la table. Le voici!... qui, quoi, qu'est-ce?

MARIE. Rien, ce n'est rien. Qu'est-ce qui vous prend?

* Mogador, César, Marie.

* César, Mogador, Marie.

MOGADOR, apercevant Pierre. Ah! voilà le petit fantassin en question.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE, entrant du fond à droite. Bonjour, mam'selle Marie! comment ça va-t-il *?

CÉSAR, s'avançant. Merci, mon garçon, ça ne va pas mal; et toi ** ?

PIERRE. Pardon, caporal, ce n'est pas à vous que...

CÉSAR. C'est que je m'en vas te dire, j'ai celui d'être le fiancé de mademoiselle... et alors, tu comprends...

PIERRE. Je ne comprends pas du tout.

CÉSAR. Ah! Eh bien, alors, à seule fin que tu puisses saisir l'apologe, je te dirai en deux temps que je me nomme César Finot dit Yatagan, à cause de l'aisance et de la facilité avec laquelle je manie... (Désignant son sabre.) Spartacus ici présent.

MARIE, suppliant. Monsieur César!

PIERRE. Où voulez-vous en venir?

CÉSAR. A cette vulgaire conclusion, que si jamais un papillon *quelqueconque* venait à folichonner autour des environs de mes amours, je ne suis pas méchant, mais, par toutes les z-haches du régiment, je le couperais en deux avec volupté.

PIERRE. Eh bien, après?

CÉSAR. Après? casque de fer!

MARIE. Qu'est-ce que vous avez donc? Faire une scène devant moi, c'est gentil; et pourquoi, je vous le demande?

MOGADOR. Mais oui, au fait, pourquoi?

CÉSAR. C'est que, depuis quelque temps, il me semble que vous ne me voyez pas de la même œil, que vous n'êtes plus aussi passionnée pour moi...

MARIE. Par exemple!... Mais je vous trouve toujours très-beau!

CÉSAR. Ah! voilà une parole qui me rassérène, qui me fouette le sang, qui m'inspire les idées les plus caloriques.

Air de *Turenne*.

Plus d'une fois, en un jour de victoire,
Je fus cité parmi les bons troupiers;
Au régiment j'ai conquis de la gloire,
Eh bien, ma gloire et mes lauriers,
Pour un baiser, je les mets à vos pieds.

(Au moment où il va embrasser Marie, elle s'éloigne. Mogador passe entre eux, et l'embrasse à sa place.)

(Parlé.) Hé! là-bas *** !

MOGADOR, continuant l'air.

Que diable! aussi laissez-nous quelque chose:
Si vous avez, modèle des guerriers,
Cueilli déjà tant de lauriers
Au moins ne cueillez pas de rose...

CÉSAR, riant. Il a toujours le petit mot pour rire... (A Mogador.) Mais j'oublie que je t'ai promis d'aller chercher les espèces *consonnantes*... Sans adieu! étoile de mon firmament!... (A Pierre.) Ah çà! mais, voltigeur, et la parade?

PIERRE. J'ai la permission.

CÉSAR. Ah!... (A part.) Je ne sais pourquoi, mais voilà un pistolet qui ne me va pas du tout...

MOGADOR. Je t'attends!.. Ne sois pas longtemps, surtout!...

CÉSAR. Sois tranquille!

ENSEMBLE.

Air de *la Corde sensible*.

CÉSAR.

Puisque c'est toi, vieux, qui régale,
Je reviens, et j'aurai ma part
A cette fête sans égale,
A ce festin de Balthazar.

PIERRE.

A table! c'est lui qui régale,
C'est lui.. Que chacun ait sa part
A cette fête sans égale,
A ce festin de Balthazar.

MOGADOR.

A table! c'est moi qui régale,
C'est moi, je vous le dis sans fard;

* Mogador, César, Marie, Pierre.
** Mogador, Marie, César, Pierre.
*** Marie, Mogador, César, Pierre.

Il faut donc qu'ici tout égale
Le fameux festin d' Balthazar.

(César sort par le fond à droite.)

MOGADOR, sortant par la porte de gauche. Au revoir, Pierre!

SCÈNE IV.

PIERRE, MARIE.

MARIE. Ils nous laissent seuls... ce n'est pas malheureux! Je puis donc enfin vous demander comment il se fait que vous soyez militaire, ici, vous que j'ai quitté il y a un an à peine à Antibes?

PIERRE. C'est bien simple... Vous savez que j'ai là-bas une sœur?

MARIE. Mademoiselle Perrine, une bien brave fille

PIERRE. Et que j'aime comme j'aimais ma mère! Eh bien, elle devait se marier à un jeune fermier d'un village voisin; mais comme elle n'avait rien, les parents du jeune homme faisaient la grimace et demandaient une dot... Une dot, à moi, pauvre diable! qui gagnais à peine trois francs par jour... Ma pauvre sœur se désolait, et moi aussi, quand, par bonheur, le fils du maire vient à tomber au sort. On se met à chercher un remplaçant auquel on offrait trois mille francs. « Tiens, tiens, que je me dis, trois mille francs, mais c'est une petite dot, ça! »

MARIE. Eh bien?

PIERRE. Eh bien, ma sœur est mariée, et voilà comment il se fait que je suis soldat.

MARIE. C'est bien, c'est très-bien, ce que vous avez fait là... Mais vous n'aimiez donc personne, vous?

PIERRE. Oh! que si, mam'selle, j'aimais quelqu'un...

MARIE. Et ce quelqu'un ne vous aimait donc pas?

PIERRE. Je... je n'en sais rien; cette personne-là n'était pas du pays...

MARIE, avec joie. Et d'où était-elle donc?

PIERRE. D'ici... Elle était venue passer six mois là-bas, chez sa vieille marraine... Je n'ai jamais osé lui demander...

MARIE. Eh bien, osez maintenant!

PIERRE, lui prenant les mains, qu'il baise avec transport. Oh! Marie! ma petite Marie!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MOGADOR.

MOGADOR, entrant par la porte de gauche *. Bien, bien... ne vous dérangez pas, je n'ai rien vu...

PIERRE, à part. Que le diable l'emporte!

MARIE. Monsieur Mogador, ne croyez pas...

MOGADOR, passant au milieu **. Que vous l'aimez?... Et quand cela serait... Un jeune gars un peu soigné, un peu fignolé, qui vaut cinquante milliards de fois mieux que cette vieille ferraille de César...

PIERRE. Oui, mais, moi, je pars...

MOGADOR. Eh bien, et lui aussi, il part, et moi aussi, nous partons tous .. Mais nous reviendrons, et alors, nous l'épouserons... (Mouvement de Pierre.) c'est-à-dire vous l'épouserez... Ah! le fait est que vous ne pouvez pas trouver mieux... Un port d'arme superbe, élancée comme un mât de misaine, douce comme de l'alicante et gentille comme une corvette... Ah! en voilà une que j'aimerais à gouverner!... Ah çà! mais dites donc, camarade, il me semble qu'il n'y a pas longtemps que vous naviguez dans ces parages...

PIERRE. En effet, il n'y a que quelques jours que j'ai quitté Lodève, où se trouve le dépôt du régiment.

MOGADOR. Diable!... et vous avez déjà pris feu!... Vous n'êtes pas un amoureux, vous, vous êtes une allumette chimique...

MARIE. Oh! nous nous connaissons depuis longtemps; il m'a sauvé la vie!

PIERRE. Allons, pourquoi parler de ça?

MARIE. C'était là-bas du côté d'Antibes...

MOGADOR. Ah! vous avez été à Antibes?

MARIE. Est-ce que vous connaissez le pays?

MOGADOR. Oui, un peu...

MARIE. J'étais allée me promener en mer avec une amie; nous avions pour batelier un jeune homme, dont la maladresse fait chavirer le bateau; personne ne savait nager, et nous étions perdus, si un brave garçon ne s'était trouvé là par hasard sur le rivage... (Elle va serrer les mains de Pierre ***.)

* Mogador, Pierre, Marie.
** Pierre, Mogador, Marie.
*** Pierre, Marie, Mogador.

MOGADOR. Par hasard!... Quand il y a une jolie fille, il y a toujours un garçon qui se trouve là... par hasard... (A Pierre.) Ça n'empêche pas que c'est bien, camarade!

PIERRE. C'était tout naturel.

MARIE. Il nous a sauvés tous les trois... Aussi, il en a été bien récompensé, allez; car, dans le pays, quand on parle de Pierre Fauvel...

MOGADOR, vivement. Fauvel!... Vous vous appelez Pierre Fauvel?

PIERRE. Oui. Qu'y a-t-il d'étonnant?...

MARIE. Qu'est-ce que vous avez donc?

MOGADOR, ému. J'ai... j'ai qu'avec tout ça vous m'avez fait oublier le motif qui m'a amené près de vous... C'était tout bonnement pour vous demander quelques bouteilles de vin de Lamalgue... (Il la fait passer à droite.) Vous savez, de celui du petit caveau dont vous avez les clefs *?

MARIE. Je m'en vais vous aller chercher ça, soyez tranquille. (Fausse sortie.)

PIERRE, allant à Marie **. Attendez donc, Marie, que je vous accompagne...

MOGADOR, bas, le retenant. Pardon, j'aurais quelques mots à vous dire.

PIERRE, surpris. Ah!

MARIE, à part. Il a quelque chose, bien sûr. (Elle entre à droite.)

SCÈNE VI.

MOGADOR, PIERRE.

PIERRE. Parlez, je vous écoute.

MOGADOR, après un moment de silence, et avec effort. Voilà ce que c'est... J'ai beaucoup connu un marin qui portait votre nom, et qui était justement de votre pays... un nommé André...

PIERRE. C'est possible!...

MOGADOR. Et qui m'a souvent parlé d'un frère qu'il avait là-bas, et qui se nommait Pierre...

PIERRE. Il est bien bon de penser à moi, je ne lui rends pas la pareille...

MOGADOR. C'est pourtant un bon garçon...

PIERRE. Un bon garçon!... Ah! voilà le grand mot; on croit avoir tout dit avec ce mot-là... Savez-vous ce qu'il a fait, ce bon garçon : à l'âge de quinze ans, c'était déjà le plus mauvais garnement de la contrée; il passait toutes ses journées au cabaret, et puis, un beau jour, il nous a pris le peu que nous possédions, ce que notre pauvre père nous avait laissé en mourant, et, sans s'inquiéter de sa mère, une pauvre vieille femme infirme, de son frère et de sa sœur, deux enfants en bas âge, il est parti, et depuis...

MOGADOR. Depuis, il a cherché à réparer sa faute : il a écrit à sa famille, et on ne lui a pas répondu...

PIERRE. Parce que, du jour de son départ, cet homme est devenu étranger pour nous...

MOGADOR. Ah!...

PIERRE.

Air : *Ces braves hussards du cinquième.*

Pour lui j'aurais donné mon existence,
Mais sa conduite, hélas, je me souviens,
De l'amitié, de la naissance,
En un moment brisa tous les liens...
Dites-lui donc que je n'ai plus de frère;
Oui, je le sens, à mon cœur en émoi,
Celui qui fit souffrir ma mère
Ne fut jamais du même sang que moi. (*bis.*)

Aussi, si ça vous est égal, parlons d'autre chose...

MOGADOR, ému. C'est... c'est qu'il m'avait chargé d'aller à Antibes pour savoir si sa mère...

PIERRE. Sa mère?... Elle ne peut plus rien lui accorder...

MOGADOR, suffoqué. Elle est...

PIERRE, se découvrant. Elle est là-haut...

MOGADOR. Eh bien, vous avez raison, c'est un gredin, un sans cœur, un rien du tout; tandis que vous... vous êtes un brave jeune homme que j'estime, que j'aime.... tout plein. Je vous demande bien pardon de vous avoir parlé de ce chenapan-là...

PIERRE, lui prenant la main. Allons donc, il n'y a pas de mal, vous ne pouviez pas savoir... vous ne le connaissiez pas, voilà tout...

MOGADOR. Il n'y a pas de doute... je ne le connaissais pas, voilà tout. (A part, avec émotion.) Il m'a serré la main tout de même...

* Pierre, Mogador, Marie.
** Mogador, Pierre, Marie.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, entrant de droite et portant les bouteilles sur la table. Monsieur Mogador, voilà les bouteilles en question *... Ah! mon Dieu, comme vous paraissez ému!...

MOGADOR. Ému? Allons donc!... Après tout, c'est possible; depuis ce matin, je ne fais que boire, c'est peut-être ça...

PIERRE. Dites-moi, monsieur Mogador, cet André, ce frère, il est peut-être dans cette salle avec vous?...

MOGADOR, avec espoir. Oui. Est-ce que par hasard vous voudriez...

PIERRE. Ne lui parlez pas de moi, ne lui dites pas que vous m'aviez vu?...

MOGADOR, tristement. C'est bon, c'est bon, on ne lui dira rien...

PREMIER MATELOT, sortant de gauche **. Eh bien, Mogador, arriv donc, on entame le gigot... Tiens, comme tu es pâle!...

MARIE. N'est-ce pas qu'il est changé?...

MOGADOR, riant forcément. Mais non, au contraire... je suis gai comme tout; vive la joie! vive la gaieté!... je n'ai jamais eu tant envie de rire (A part.) et de pleurer...

Air de *Lucie.*

(A part.)
Allons r'trouver les camarades :
De francs amis et du bon vin,
Des chansons et forces rasades,
Dissipent toujours le chagrin.

MARIE, bas à Mogador.

D' vot' pâleur je comprends la cause,
Vous buvez trop, ça n' vous vaut rien.

MOGADOR.

Si c' n'est pas ça c'est qu' c'est autr' chose.
(A part.)
Mais l' fait est qu' ça n' me va pas bien.

PREMIER MATELOT. Allons, Mogador!

MOGADOR. Voilà! les amis, voilà!

ENSEMBLE.

Allons r'trouver, etc.

(Ils entrent à gauche, le matelot emporte les bouteilles apportées par Marie.

SCÈNE VIII.

MARIE, PIERRE.

MARIE. Eh bien, qu'est-ce que vous avez donc, vous aussi, vous avez un air tout drôle?...

PIERRE. C'est ce matelot qui vient de me parler d'une foule de choses qui... Mais, il ne s'agit pas de ça en ce moment; il faut que je parle à votre père...

MARIE. Mon père, il ne doit pas rentrer de la journée; mais que lui voulez-vous?...

PIERRE. Le prier de ne pas vous sacrifier à un homme que vous n'aimez pas, que vous ne pouvez aimer... jeune, gentille comme vous l'êtes, les époux ne peuvent pas vous manquer... il vous en viendra plus que vous n'en voudrez; j'en suis bien sûr, et...

MARIE. Qu'est-ce que vous dites donc là?...

PIERRE. Et puisque, moi, je ne puis pas vous épouser, puisque je suis soldat, et que j'en ai pour sept ans...

MARIE. Eh bien, si je veux attendre sept ans, moi?...

PIERRE. Vrai, vous consentiriez?... Oh! Marie, sept ans, c'est bien long; mais c'est égal, cet espoir me soutiendra.

Air du *Piano de Berthe.*

Votre souvenir, quand je me battrai
Me rendra plus brave, et je gagnerai
Une croix d'honneur à la boutonnière,
Et des galons d'or dont vous serez fière
Quand je reviendrai. (*bis.*)

Mais vous, pendant ce temps-là, ma pauvre Marie, que ferez-vous?...

MARIE.

Même air.

Pour vous chaque soir, ici, je prîrai
Que Dieu vous protége, et je me dirai :

* Marie, Mogador, Pierre.
** Marie, matelot, Mogador, Pierre.

Pierre se souvient qu'il existe en France
Quelqu'un dont il est toute l'existence,
Et puis j'attendrai. (*bis*.)

PIERRE. Oh! Marie, ma bonne Marie, ce que vous venez de me dire là... je suis le plus heureux des hommes...

MARIE, *à part*. Oh! mais il me vient une idée... Qui sait? peut-être qu'en parlant au colonel... (*Haut.*) Oui, oui, c'est cela, j'y cours!...

PIERRE. Marie, de grâce, veuillez m'expliquer...

MARIE. Impossible... mais dans un moment... Au revoir, Pierre, au revoir!... (*Elle se sauve et sort par le fond du théâtre, à droite.*)

PIERRE. Qu'est-ce que cela signifie?... Oh! mais je saurai bien... (*Il s'élance à sa poursuite; mais, au moment de franchir la porte, il est arrêté par César qui arrive par le fond à droite.*)

SCÈNE IX.

PIERRE, CÉSAR.

CÉSAR. Ah çà! mais nous jouons donc avec papa?...

PIERRE. C'est vous, caporal? Je suis heureux de vous trouver...

CÉSAR. Je n'éprouve pas les mêmes transports à ton égard...

PIERRE. J'aime mademoiselle Marie de toutes les forces de mon âme, elle m'aime aussi! (*César hausse les épaules.*) N'y a pas de doute qu'elle m'aime, qu'est-ce que ça a d'étonnant; pour lors, caporal, je vous invite à vous abstenir désormais de l'ennuyer, de la fatiguer de vos poursuites...

CÉSAR, *très-froidement*. S'il vous plaît?...

PIERRE. Et, au besoin, je vous l'ordonne. (*Mogador entre par la porte de gauche et écoute.*)

CÉSAR. Depuis que le monde est monde, un blanc-bec n'a jamais donné d'ordres à une barbe de cette dimension...

PIERRE. C'est bon, on la coupera...

CÉSAR. Où est le perruquier?

PIERRE, *désignant son sabre*. Le voici!...

CÉSAR. César, mon petit homme, du calme!... (*S'avançant vers Pierre, et lui montrant ses galons.*) Voltigeur, faites-moi l'amitié de contempler une seconde ces hors-d'œuvre, ceci est à seule fin de vous remémorer que je suis votre supérieur; pour lors, en deux temps et quatre mouvements, par le flanc droit et par file à gauche, en avant, marche!...

PIERRE, *s'élançant sur lui pour lui donner un soufflet*. Misérable!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, MOGADOR.

MOGADOR, *arrêtant le bras de Pierre*. Eh bien, eh bien, qu'est-ce que vous faites donc *?

CÉSAR. Cette fois-ci, mon garçon, c'est fini de rire... Demandez un peu à Mogador ce qu'on fait, dans notre état, au particulier qui porte la main sur son supérieur...

MOGADOR. Comment... tu veux...

CÉSAR. Le traduire devant un conseil de guerre... immédiatement, et, sur ce, je vais querir quatre hommes. (*Il remonte.*)

MOGADOR, *le retenant*. Oh! non, ça ne se peut pas... mon brave César, mon vieil ami; car nous sommes amis, sacrebleu!

PIERRE. Arrêtez; je n'ai que faire de vos prières. Si j'ai manqué à mon devoir, je suis prêt à en subir la peine.

MOGADOR. Et si je ne le veux pas, moi? Ce n'est pas pour vous... est-ce que je vous connais, vous!... c'est pour lui, c'est pour ce bon César que je porte dans mon cœur et que j'aime comme un verre de schnick.

CÉSAR. Pour moi?

MOGADOR, *le prenant à part*. Pour toi... Eh bien, oui, il n'y a pas de doute... on est mauvaise langue au régiment... On dira c'est ci, c'est ça... le petit aimait la petite, la petite n'aimait pas le vieux... et alors, pour se débarrasser de son rival, il n'a rien trouvé de mieux que de lui faire envoyer quelques pruneaux dans l'estomac... Voilà ce qu'on dira de toi, mon vieux César.

CÉSAR. Tu m'illumines, toi... Je n'y avais pas pensé d'abord... Mais sais-tu bien que ce morveux m'a insulté?

PIERRE, *à lui-même*. Qu'est-ce qu'il dit donc?

MOGADOR. Eh bien, il est jeune... à cet âge, le sang est plus chaud... Tu n'as donc jamais été jeune?

CÉSAR. Parbleu! il n'y a pas déjà si longtemps... Mais il m'a insulté... Enfin, s'il veut me promettre d'être bien sage et me faire des excuses...

* Pierre, Mogador, César.

MOGADOR, *transporté*. Ah! tu es bien la crème des sapeurs. (*César remonte au fond. — Mogador à Pierre.*) Dites donc, c'est arrangé; il se contentera de quelques petites babioles d'excuses.

PIERRE. Des excuses!... quand c'est au contraire lui qui m'a menacé!... Dans ce cas-là, un homme d'honneur, dût-il périr, ne doit jamais en faire...

MOGADOR, *s'oubliant*. C'est bien, ça, je me reconnais là... (*Se reprenant.*) C'est-à-dire non, c'est bête, c'est stupide, ça n'a pas le sens commun.

PIERRE. Ah çà! mais, dites donc!

MOGADOR. Pardon, ça m'est échappé...

CÉSAR, *redescendant* *. Eh bien, et ces excuses?

PIERRE. A vous? Jamais!

CÉSAR. Alors, écoutez, mon petit... Je ferai violence à mes habitudes de douceur, et, quoique je sois l'esclave de la discipline, je lui ferai une petite infidélité en votre faveur... Je vais vous couper en deux...

PIERRE. C'est ce que nous verrons.

CÉSAR. Vous ne le verrez pas; ce sera trop vite fait. Vos armes?

PIERRE. Les vôtres?

CÉSAR. Moi, ça m'est égal.

PIERRE. Le briquet, alors.

CÉSAR. Soit.

MOGADOR, *à César*. Mon Dieu! Mais alors, tu vas le tuer!

CÉSAR. Par exemple, il peut compter là-dessus.

PIERRE. Je vous attends ici.

CÉSAR. Dans dix minutes!

ENSEMBLE.

Air du *Page de madame Marlborough*.

CÉSAR.

Je saurai, dans un moment, sois tranquille,
En deux temps te démontrer, mon garçon,
Que, pour moi, rien, hélas! n'est plus facile,
Que de donner, oui, de donner une leçon.

MOGADOR.

Malgré moi, je ne me sens pas tranquille,
Je sens là comm' qui dirait un frisson.
J' ne veux pas, ce serait par trop facile,
Lui voir donner, lui voir donner une leçon.

PIERRE.

J'attendrai, caporal, soyez tranquille,
Et bientôt vous changerez de façon;
Vous verrez qu'il n'est pas toujours facile,
De me donner, de me donner une leçon.

(*César sort par le fond, à droite.*)

SCÈNE XI.

PIERRE, MOGADOR.

MOGADOR. Mais vous n'y pensez pas!... vous battre avec lui... le maître d'armes du régiment?

PIERRE. Vous croyez qu'une pareille considération me fera reculer?

MOGADOR. Alors vous êtes perdu!

PIERRE. Peu importe!... Je ne tiens déjà pas tant à vivre; et puis, un peu plus tôt un peu plus tard.

MOGADOR. Il y a cependant des gens qui vous chérissent, qui vous aiment... Je ne vous parle pas de lui... de votre frère André...

PIERRE. André? Vous croyez donc...

MOGADOR. Qu'il vous aime!... Je lui parlais de vous tout à l'heure, sans en avoir l'air, à cause qu'il ne fallait pas lui dire... Si vous aviez vu ses larmes, il pleurait comme un moutard, et un marin qui pleure, ça fait un drôle d'effet... Tenez, moi, rien que d'y penser, ça me gagne...

PIERRE, *ému malgré lui*. C'est bon, c'est bon...

MOGADOR, *avec joie*. Et cette pauvre Perrine, cette bonne sœur, qui t'aime tant...

PIERRE. Qui t'aime tant!... Mais qui donc êtes-vous?

MOGADOR. Eh bien, oui, tant pis, c'est moi ton frère; je n'exige rien, pas d'affection, pas d'amitié, pas même ton pardon... Je ne demande qu'une chose, c'est que tu vives pour elle; mais ça, vois-tu, je te le demande à genoux.

PIERRE, *lui tendant les bras*. A genoux, à genoux!... ce n'est pas là ta place.

MOGADOR, *s'y précipitant*. Nom d'un chien! que ça fait du bien! L'estomac se dilate... il me semble que j'avalerais un boulet de quarante-huit.

PIERRE. Mais, pourquoi avoir tant hésité à te nommer?

MOGADOR. Pourquoi?

* Pierre, César, Mogador.

Air de *Lauzun*.

Ce matin tu me maudissais !
(Mouvement de Pierre.)
Oh ! je ne t'en veux pas, mon frère ;
Mais ce nom dont tu rougissais
La honte me le faisait taire.
A présent, survient le danger...
J'en veux ma part, plus de faiblesse ;
Il s'agit de te protéger,
Et je reprends mon droit d'aînesse.

Eh bien, voyons, à présent que nous sommes là une paire d'amis, il ne s'agit pas d'aller à la dérive... Nous allons arranger la chose avec le caporal, hein?

PIERRE. Refuser de me battre serait une lâcheté. On a beau ne pas être fort, on a son petit amour-propre... Et puis, il me demande des excuses, et il m'a insulté... Voyons, toi, André, à ma place, en ferais-tu?

MOGADOR. Moi? dame!

PIERRE. Eh! non, tu n'en ferais pas, tu n'en ferais pas, que je te dis, surtout si cet homme était à la veille d'épouser une femme que tu aimerais... comme j'aime Marie...

MOGADOR. Qui t'aime diablement aussi, cette excellente fille... C'est justement pour ça qu'il ne faut pas aller se faire tuer.

PIERRE. Quand je vivrais, en serais-je plus avancé, puisque je ne puis pas l'épouser, puisque je ne m'appartiens plus?

MOGADOR. Tiens, mais, j'y pense ; moi... avec mes deux mille cinq cents francs je te marie... (Chantant.)

Bits et bosses...
Ah ! qu'elle noce !..

Aussitôt que j'aurai touché mes espèces, je t'achète un remplaçant.

PIERRE. Brave garçon, va! mais je te remercie, je ne puis accepter... D'ailleurs, ce sacrifice serait probablement inutile, grâce à M. César...

MOGADOR. César... tu y tiens toujours? (Mouvement de Pierre.) Eh bien, soit!... (A part.) Quelle idée!... (Haut.) Oui, mais avant de risquer une partie aussi dangereuse, il est bien permis de penser un peu à ceux qu'on aime... Et, puisque tu aimes tant Marie, eh bien, va lui dire adieu.

PIERRE. Y penses-tu? Dans dix minutes, m'a dit le caporal... Il ne me trouverait donc pas!

MOGADOR. Laisse donc; je reste là, moi... nous boirons une bouteille en l'attendant... et je lui dirai que Pierre ne se fera pas attendre longtemps.

PIERRE, lui serrant les mains. Tu as raison... Marie est partie de ce côté; elle est chez sa sœur, sans doute... Adieu, mon ami!

MOGADOR. Adieu, va!... Ne te presse pas trop... va!... (Il sort par le fond, à gauche.)

SCÈNE XII.

MOGADOR, seul.

Enfin, il est parti... Ah! pourvu que l'autre ne tarde pas, à présent... Ah! tu veux tuer mon frère, toi?... Attends... Oui .. Mais, comment aller lui chercher querelle... sans motif... de but en blanc et de sang-froid... (En disant cela, il se trouve près de la table où sont restées les bouteilles.) Tiens, que je suis bête! voilà de quoi me l'ôter, mon sang-froid... (Les regardant.) Elles sont vides!... C'est égal, ça me suffira... Le voici, attention!

SCÈNE XIII.

MOGADOR, CÉSAR, avec des sabres.

MOGADOR, contrefaisant l'homme ivre, chantant sur l'air de Lariffla :

Dans le corps des sapeurs,
Quand un sapeur a peur...

CÉSAR, au fond. Qu'est-ce qu'il chante donc, ce marsouin-là?

MOGADOR, continuant.

Tous les sapeurs ont peur,
Dans le corps des sapeurs.

CÉSAR, allant à lui. D'abord, ils n'ont jamais peur, les sapeurs...

MOGADOR. Ne m'approchez pas autant que ça... Vous sentez le vin... Pouah! vous avez donc bu, vous?

CÉSAR. Elle est bonne celle-là!... C'est moi qui...

MOGADOR. Tiens, mais, au fait... Vous êtes du corps des sapeurs...

CÉSAR. Eh bien, oui... Après?... (A part.) Oh! que je suis donc puéril!... Il est ivre... soyons calme...

MOGADOR, avec son ton naturel. Il ne se fâche donc pas? (Ivre.) Oh! tournez-vous donc un peu de trois quarts... Pivotez donc, quand on vous le dit. (Il lui fait exécuter le mouvement.)

CÉSAR *. Tu m'ennuyes, toi!

MOGADOR, à part. Bon! il commence à mousser. (Haut.) Et quand je pense que j'ai eu la bêtise de vouloir entrer dans son régiment... moi, un marin!

CÉSAR. Ah çà! dis donc, toi!...

MOGADOR. Moi qui n'ai jamais pu sentir les tourlouroux!

CÉSAR. Crrr!... Oh! que je suis bête! le liquide l'abrutit.

MOGADOR. Je profiterai de ça pour leur chercher dispute à tous...

CÉSAR. Ce ne sera pas la peine, va! (A part.) Et moi qui ne savais comment lui annoncer... (Haut.) Voyons, reprends ton sang-froid, et écoute-moi : Tu sais bien, cet homme que tu allais remplacer?

MOGADOR. Ah! mon argent! Où est mon argent?

CÉSAR. Eh bien, non... il n'y en a pas, il ne veut plus... La gloire le tente aussi, le jeune homme part.

CÉSAR. Hein? (A part.) Ah! le voilà mon prétexte, par exemple!

CÉSAR. Oui... je suis bien peiné...

MOGADOR. C'est toi qui m'as joué ce tour-là!

CÉSAR. Moi? Tu me soupçonnes?... ton vieux César?

MOGADOR, lui prenant la barbe. Toi! tu es un vieux farceur...

CÉSAR. Ne touche pas à ça, c'est sacré!

MOGADOR. Je veux mon argent ou ta peau!

CÉSAR. Mogador! Mogador!

MOGADOR. Il n'y a pas de Mogador... Tu t'es moqué de moi, et quand un méchant fantassin se moque d'un matelot... sufficit!... Hein! tu comprends?... Justement, tu as des armes!...

CÉSAR. Elles n'étaient pas pour toi... Mais, du moment que tu t'obstines à mécaniser mon corps, je n'y tiens plus!

MOGADOR. Allons donc! (Ils remontent et aperçoivent Marie.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MARIE.

CÉSAR ET MOGADOR, à part. Mademoiselle Marie!

MARIE, entrant par le fond, de droite **. Eh bien, où allez-vous donc avec ces armes?

MOGADOR. C'est pour les faire repasser.

CÉSAR, à part. Dégainer avec ce garçon-là, dans un pareil état, je suis un homme déshonoré!

MARIE. Mais vous allez vous battre?

MOGADOR, allant à César. Avec ce vieux-là... avec mon vieil ami?... le plus souvent!... N'est-ce pas que nous sommes amis, hein ***?

CÉSAR. Ah! il me reconnaît!... Je me disais aussi...

MOGADOR, vivement, et bas à César. C'est pour la frime! Allons, arrive, que je te coupe en deux!

ENSEMBLE.

Air des *Porcherons*.

MOGADOR.

Tu verras qu'un marin,
Avec le fer en main,
Vaut à lui seul, ma foi!
Cinquante troupiers comme toi.

CÉSAR.

Non, jamais, un marin,
Avec le fer en main,
Ne vaudra, sur ma foi!
Un brave troupier comme moi.

(Ils sortent par le fond, à droite.)

SCENE XV.

MARIE, puis PIERRE.

MARIE. Qu'est-ce qu'ils ont donc tous les deux?... Quel air singulier!...

PIERRE, arrivant du fond, à gauche ****. Ah! vous voilà, Marie?... Je vous cherchais... Où donc étiez-vous allée?

MARIE. Qu'importe! puisque je n'ai pas réussi.

PIERRE. Je devine... Vous aurez été trouver cet homme... ce César!...

MARIE. Moi?... Oh! non, je vous le jure!

* César, Mogador
** César, Marie, Mogador.
*** César, Mogador, Marie.
**** Pierre, Marie.

PIERRE. Muis, à propos... comment se fait-il qu'il ue soit pas ancore ici?

MARIE. Lui? Il vient de sortir avec M. Mogador.

PIERRE. Mon frère?

MARIE. Votre frère?

PIERRE. Oui, André... C'était lui!

MARIE. Oh! mon Dieu! je devine alors ce que je n'avais pas compris d'abord, cet air mystérieux, ces armes...

PIERRE. Des armes!... Il veut se battre pour moi!

MARIE. Pour vous?

PIERRE. Oui... Mais où sont-ils? que je coure, s'il en est emps encore!... (Au moment ou il va pour sortir, César entre.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CÉSAR, entrant par le fond, à droite.

CÉSAR *. Il n'est plus temps... Je suis blessé!

PIERRE. Et lui?

CÉSAR. Magador? Il se perte comme la colonne.

PIERRE. Quel bonheur!

MARIE. Mais vous, mon pauvre monsieur César, venez que je vous soigne...

CÉSAR. Voue n'y ponvez rien... Je suis blessé... dans mon amour-propre : il m'a fait sauter mon sabre à vingt-deux mètres... J'ai cru qu'il allait au ciel!

MARIE. Si ce n'est que ça?

CÉSAR. Et dire qu'après un procédé pareil je ne lui en veux pas!.. Voilà ce qui m'étonne..,

PIERRE. Et où est-il?

CÉSAR. Je n'en sais rien... Nous nous étions donc installés là, derrière le poulailler... J'aborde la conversation par un coup de tierce magnifique; il me répond par un coup de quarte assez agréable... Je me relève, et, au moment où j'allais riposter par un coup droit, je vois mon briquet qui s'envole... « César, qui me dit comme ça, dit-il, je voulais te transpercer, je le peux encore; mais ça serait dommage de tuer un bon soldat comme toi... » Puis, jetant son arme: « Je ne te demande qu'une chose : c'est de ne pas te battre avec mon frère Pierre, que j'aime par-dessus tout au monde. »

PIERRE. Brave André!...

CÉSAR. Et puis il a ajouté : « Tout ce que je t'ai dit de l'armée de terre, c'était une frime... je n'en pensais pas un mot. Je n'ai jamais aimé que la ligne, vive la ligne!.. » Je ne sais pas si je lui ai répondu : tout ce que je sais, c'est que j'ai senti quelque chose d'humide, comme qui dirait une larme qui descendait (Montrant sa barbe.) là-dedans... Il paraît que cette réponse lui a suffi; car, sans dire ni bonjour ni bonsoir, il s'est mis à courir du côté de la caserne comme un chemin de fer, grande vitesse...

PIERRE. Tout cela est fort bien, mais je vous dégage de cette promesse, je ne veux rien de vous...

CÉSAR. Rien!... (Prenant la main de Marie et la faisant passer près de Pierre.) Pas même cette jolie petite menotte **?...

PIERRE, embrassant Marie. Oh! ma petite Marie!

MARIE. Est-il possible!... Comment, monsieur César, vous consentiriez à ne pas m'épouser?... Oh! si cela était, je vous adorerais...

CÉSAR. Eh bien, adorez-moi, je ne m'y oppose pas...

PIERRE. Je comprends, c'est encore André...

CÉSAR. Non... Quant à ça, c'est une idée à moi qui m'est venue en me reflétant dans une glace... il y avait longtemps que je ne m'étais pas regardé... Je ne suis pas tout à fait l'Apollon de Milo.

MARIE. Du Belvédère donc!...

* Pierre, César, Marie.
** Pierre, Marie, César.

CÉSAR. Mais non, c'est Vénus qui était du Belvédère... (Déchirant un papier qu'il tire de sa poche.) Je dégage l'auteur de vos jours de sa parole... Ainsi, à présent, rien ne vous empêche plus de vous adorer comme deux tourtereaux.

PIERRE. Rien... que mon départ...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, MOGADOR, en soldat, sac au dos, tenue de campagne.

MOGADOR. A quand la noce *?...

PIERRE. Mon frère!...

CÉSAR. Mogador!...

MARIE. Monsieur André!... (Ils l'entourent.)

CÉSAR. En tenue? Bah!.. Tu es toujours remplaçant?... Mon jeune homme s'est donc ravisé?...

MOGADOR. Ton jeune homme est un chafouin; je remplace quelqu'un, mais ce n'est pas lui...

MARIE. Qui donc, alors?...

MOGADOR. Un jeune particulier gentil comme tout, et que vous chérissez un brin... ce à quoi je donne mon approbation...

PIERRE. Comment, tu veux partir à ma place, et tu crois que je le souffrirai?...

MOGADOR. Oh! c'est arrangé ainsi; le colonel est enchanté; il m'a même dit qu'il me ferait caporal à la première occasion... et tu ne voudrais pas me ravir cette petite jouissance.

PIERRE. Un pareil dévonement!

MOGADOR. Est-il bêtasse, donc!... Quel dévouement! Qu'est-ce qui se dévoue?... J'ai besoin de bruit, de canon, de fusillade; toi, au contraire, t'as besoin d'avoir une famille, le calme de l'intérieur, une petite femme qui te cajole... Ça se rencontre, nous sommes contents tous les deux... c'est-à-dire tous les trois, et voilà! (On entend au loin une marche militaire.)

MATELOTS ET SOLDATS, entrant par le fond. Mogador! Mogador!

MOGADOR. Ah! voilà le régiment qui va s'embarquer... (Bas à Pierre.) A propos, Pierre, si tu revois Perrine, notre bonne petite sœur, tu lui diras que je suis un peu changé... à mon avantage, n'est-ce pas?

MARIE. Au revoir, monsieur André!

MOGADOR. Et vous, Marie, vous savez ce que je vous recommande : rendez-le bien heureux, et qu'à mon retour je trouve au moins un petit neveu que je pourrai instruire à devenir amiral ou maréchal de France, à son choix.

CÉSAR, s'essuyant les yeux. Saperlotte! Mogador, tu as mon estime, et si tu veux entrer dans les sapeurs, ma protection t'est acquise.

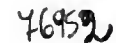
MOGADOR, riant. Je ne dis pas plus tard, quand j'aurai soixante ans de service. (Au public.)

Air de *l'Héritière*.

Je m'étais dit : sous l'uniforme,
Le public ne me fait pas peur;
Il suffit d'emprunter la forme
Du marin, du soldat vainqueur :
Il aime les hommes de cœur.
Je pourrai l'affronter sans crainte;
Cependant, je tremble, je crois :
C'est que je vois dans cette enceinte,
Le feu pour la première fois;
On a peur la première fois.

Reprise de l'ensemble de la première scène. — Air des *Diamants de la couronne*.)

* Pierre, Mogador, Marie, César.



FIN.

Lagny. — Typographie de A. Varigault et Cie